

M. ORDONNEAU & P. GAVAUT

LE
JOCKEY MALGRÉ LUI

OPÉRETTE EN TROIS ACTES



PARIS
LIBRAIRIE THÉÂTRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1903

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour
tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Entered according to act of Congress, in the year 1900, by L. Michard, in the
office of the Librarian of Congress, at Washington. All Rights reserved.

Cette opérette a été représentée, pour la première fois,
à Paris, sur le théâtre des Bouffes-Parisiens,
le 3 décembre 1902.

DIRECTION : O. DE LAGOANÈRE ET A. LÉNÉKA.

PERSONNAGES

THÉOPHRASTE	MM. TAUFFENBERGER.
ADOLPHE	GARBAGNI.
RAOUL	BARRÉ.
GODEFROY	SIMON-MAX.
MONTMOREAU	PAUL JORGE.
GAVARIN	FERNAL.
ALFRED	FLANDRE.
L'INSTITUTEUR	ROZE.
VALGOUJON	MORREAUX.
BERNARD	PERRET.
MARÉCHAL DES LOGIS	RAYMOND.
EUGÉNIE DES COCCINELLES . M ^{lle}	A. DIÉTERLE.
CÉCILE MONTMOREAU	JOUSSET.
PAQUITA	Y. DE RYCKE.
JEANNETTE	GINETTE.
RIGOLO, petit clerc	FABRY.

CLERCS, GENDARMES, FANFARISTES, ORPHÉONISTES
PAYSANNES.

LE
JOCKEY MALGRÉ LUI

ACTE PREMIER

L'étude de Maître Godofroy. Portes en pan coupé gauche et droite. Aux deux premiers plans, portes donnant accès dans les cabinets du notaire et du maître-clerc.

SCÈNE PREMIÈRE

VALGOUJON, RIGOLO, LES PETITS CLERCS.

Au lever du rideau, les petits clercs sont assis chacun à leur pupitre, la plume à la main. Valgoujon tenant un acte est debout au centre de la scène et dicte.

VALGOUJON, parlé.

Vous y êtes, messieurs ?

LES PETITS CLERCS, parlé.

Oui, monsieur.

VALGOUJON, parlé.

Je commence.

Il chante. — Les clercs se mettent à écrire.

ENSEMBLE et CHŒUR.

Par devant maître Godefroy.

LES PETITS CLERCS.

... tre Godefroy.

VALGOUJON.

Pourvu de sa licence en droit

LES PETITS CLERCS.

Licence en droit

VALGOUJON.

Notaire à Paris, département...

LES PETITS CLERCS.

Du Finistère !

VALGOUJON.

Va-t-on se taire

Et m'écouter ?

Je continue (*bis*) à vous dicter.

Et son collègue

Maître Bellaigue

LES PETITS CLERCS.

Notaire également.

VALGOUJON.

Evidemment.

Mais je vous défends de crier.

LES PETITS CLERCS.

Chut ! sans nous faire prier,
Trempons notre plume dans notre encrier.

VALGOUJON.

Ont comparu : primo, sieur Despardeaux.

RIGOLO.

Do-ré-mi-fa-sol-la-si-do.

VALGOUJON.

Secundo, le sieur Montmoreau.

RIGOLO.

Do-si-la-sol-fa-mi-ré-do.

VALGOUJON.

Lesquels ont déclaré

RIGOLO.

Ré-mi-fa-sol-la-si-do-ré (*bis*)

VALGOUJON.

S'entendre

Pour acheter et vendre

Aux clauses consignées ici...

LES PETITS CLERCS.

Mi-sol-si (*ter*).

VALGOUJON.

Je vous défends de solfier (*bis*).

LES PETITS CLERCS.

Chut, sans nous faire prier.

Trempons notre plume dans notre encrier (*bis*).

VALGOUJON.

Messieurs, vous m'affligez,

Vous me découragez

Il règne en cette étude,

Une étrange habitude,

On chahute beaucoup

LES PETITS CLERCS.

Ah! ah!

VALGOUJON.

On n'y fiche pas un coup.

LES PETITS CLERCS.

Ah ! ah !

VALGOUJON.

Mais je ne vois pas monsieur Gavarin.

Encore au café ?

LES PETITS CLERCS.

Probable.

VALGOUJON.

Encore au café ! (*bis*).

LES PETITS CLERCS.

Hélas, je le crains (*bis*).

ENSEMBLE, se levant.

Monsieur Gavarin,

Notre second clerc

Sans en avoir l'air (*bis*).

VALGOUJON, parlé.

Voulez-vous reprendre vos places !

ENSEMBLE.

Du soir au matin

Ne fait rien, rien, rien.

Rien que du potin.

ADOLPHE, entrant, s'écrie exaspéré, pendant la reprise du motif précédent :

C'est ça, tapez sur moi...

LES PETITS CLERCS.

Voilà Gavarin, c'est lui, m'sieur !

ADOLPHE.

Dites du mal de moi, c'est pain bénit. Je suis le second clerc.

Avec tristesse.

Pourquoi tant de noirceur, de haine forcenée
Je suis le second clerc, cruelle destinée !

Les petits clercs déplient leurs journaux et lisent.

COUPLETS.

I

C'est sur moi que tout retombe
Lorsque ça ne va pas droit ;
A la tâche je succombe
Et l'on n'attrape que moi.
Gavarin, prenez donc note
Rédigez procuration...
Je me dépêche, je trotte,
Je subis mort et passion.

Refrain

Je languis triste et solitaire
Etant second clerc de notaire,
Pauvre hère, toujours souffrant,
Refoulant ses pensées intimes
Pour deux cent trente-trois francs
Trente-trois centimes.

II

Des clientes jeun's et belles
Il en vient matin et soir,
Elles s'en vont, les cruelles,
Sans même m'apercevoir.
Qu'une seule bonne fortune
M'arrive, on verra ma foi,
Tomber un clerc... de la lune...
Et ce clerc ce sera moi.

Reprise du refrain.

VALGOUJON.

Eh bien, Gavarin, voulez-vous travailler ?

VOIX DE GODEFROY, à la cantonade.

Valgoujon !

RIGOLO.

Acrais... voilà le patron !

Les petits clercs rangent vivement leurs journaux.

SCÈNE II

LES MÊMES, GODEFROY.

GODEFROY.

Que veut dire tout ce bruit, messieurs ? C'est insupportable. (A Adolphe qui a rejoint sa petite table et s'est retranché derrière ses cartonniers.) Ça doit être encore vous, Gavarin.

RIGOLO et LES CLERCS.

Oui, monsieur, c'est lui.

ADOLPHE.

Moi, monsieur !

GODEFROY.

Ma patience finira par se lasser, monsieur Gavarin, et je vous prierai d'aller porter ailleurs vos habitudes de café.

ADOLPHE.

Moi, monsieur !

GODEFROY.

Je sais ce que je dis. Vous avez l'air doux et insignifiant, et vous êtes, au fond, un être bruyant et désordonné.

ADOLPHE.

Moi, monsieur !

GODEFROY.

Voilà ce que c'est que de passer sa vie au café ! Je suis renseigné. On vous y voit tous les soirs.

ADOLPHE.

Mais, monsieur, c'est celui que tient mon père.

GODEFROY.

Ah ! monsieur votre père tient un café ?

LES CLERCS, *dédaigneux.*

Ah !

GODEFROY.

Singulière idée ; si encore il tenait une brasserie, ce serait moderne.

LES CLERCS, *approuvant.*

Oui...

GODEFROY.

Ce serait chic. Allons, il y a des prédestinations. Vous n'avez que l'étoffe d'un second clerc.

ADOLPHE, *jetant un coup d'œil sur son habit.*

C'est vrai, monsieur ! Elle est même un peu usée.

GODEFROY.

Moi qui suis habitué à ma clientèle aristocratique, avec vous, je retombe en pleine roture.

ADOLPHE.

Oh ! nous en sommes tous : Valgoujon, Godefroy, Gavarin, cela se vaut.

GODEFROY, *vexé.*

Permettez ! Mes papiers de famille établissent que la famille des Godefroy dont je descends est presque noble.

ADOLPHE.

Il s'en est fallu d'un Bouillon !

LES CLERCS, riant.

Ah ! ah ! ah !

GODEFROY, furieux.

Allez à vos écritures, monsieur, et tâchez de devenir sérieux.

ADOLPHE, obéissant.

Avec plaisir, monsieur.

GODEFROY.

Dites-moi, Valgoujon.

VALGOUJON.

Plait-il ?

GODEFROY.

Ces expéditions de l'acte de vente d'Espardeaux sont-elles achevées ?

VALGOUJON.

Nous y travaillions, lorsque Gavarin est venu nous interrompre.

ADOLPHE, à part.

Naturellement.

GODEFROY.

Pressez, pressez ce travail. L'acquéreur M. Montmoreau est un de mes meilleurs clients.

VALGOUJON.

Je le sais.

GODEFROY.

Je tiens à le satisfaire.

VALGOUJON.

Il est de fait que si sa manie sportive persiste,

vous avez encore de gros honoraires en perspective.

GODEFROY.

Elle persistera. M. Montmoreau a gagné des millions dans la rouennerie. Un beau jour, il s'est réveillé homme de cheval, il a acheté...

VALGOUJON.

Par l'intermédiaire de maître Godefroy...

GODEFROY.

Vous parlez!.. Un champ d'entraînement à Chantilly. Les signatures s'échangent aujourd'hui.

ADOLPHE, à part, très ému.

Aujourd'hui...

GODEFROY.

J'attends dans la matinée, M. Montmoreau.

ADOLPHE, à mi-voix.

Il va venir.

GODEFROY.

Evidemment, puisque je l'attends. Est-il bête, ce Gavarin! Il va venir avec sa fille...

ADOLPHE, avec passion.

Cécile!

GODEFROY.

Vous dites?

ADOLPHE.

Je dis Cécile... *c'est si l... ong* à faire ces expéditions!

GODEFROY.

Exécrable nature de couleuvre! (A Valgoujon.) Ah! si je ne vous avais pas, je me demande comment marcherait l'étude.

VALGOUJON.

Patron, vous me flattez!

GODEFROY.

Vous me plaisez parce que vous avez mon tempérament... Exact au travail, fougueux au plaisir.

ADOLPHE, à part.

Il a le droit, lui... Il est premier clerc.

VALGOUJON.

J'avoue que les petites femmes...

GODEFROY.

Moi aussi... J'ai passé la soirée à Montmartre hier.

VALGOUJON.

Vous êtes allé entendre les chansonniers?

GODEFROY.

Non... Oh! non! J'ai fait un tour au Moulin Rouge.

VALGOUJON.

Du monde?

GODEFROY.

C'est beaucoup dire. Du quart de monde. Très mêlé le monde. Des Anglais, des calicots, des préfets...

VALGOUJON.

Et le bataillon sacré?

GODEFROY.

Celui qui ne meurt pas... Sacré bataillon!

ADOLPHE, riant bêtement.

Ah! ah!

GODEFROY.

Eh bien, Gavarin?

ADOLPHE.

Oui, monsieur, parfaitement. (A part, avec tristesse.)
Je suis le deuxième clerc.

VALGOUJON.

Je vois que vous n'avez rien trouvé.

GODEFROY.

Si, si... parmi toutes ces femmes chic sur lesquelles
je laissais errer un œil indifférent et blasé...

ADOLPHE, soupirant.

Ah!...

GODEFROY.

Qu'est-ce qu'il y a encore?

ADOLPHE.

Rien, patron... j'ai fait un pâté!

GODEFROY.

J'ai découvert deux ou trois gigolettes, des vraies
... avec un ruban bleu dans les cheveux... Ah! mon
ami!

VALGOUJON, aimable.

C'est une marotte, décidément.

GODEFROY.

Mon Dieu, oui... j'adore les gigolettes. Je voudrais
faire la conquête d'une de ces créatures étranges,
et pénétrer avec elle dans ce monde bizarre et spé-
cial qui a toujours un pied dans le ruisseau, un pied
dans le crime...

VALGOUJON.

Et l'autre dans l'orgie.

ADOLPHE, terminant son expédition.

Ça fait trois.

GODEFROY.

Comment ?

ADOLPHE.

Rien, patron... Je dis : ça fait trois... trois expéditions terminées.

VALGOUJON.

Eh bien, mais... lancez-vous, patron.

GODEFROY.

Je n'ose pas... elles m'attirent et elles me font peur... Cependant à la prochaine occasion... (La pendule sonne.) Sapristi, onze heures et demie, je vais déjeuner. Si M. Montmoreau arrive en mon absence...

ADOLPHE, à part.

Ah! mon cœur...

GODEFROY.

Avec sa fille !

ADOLPHE, mettant la main sur son cœur.

Sa fille !

GODEFROY.

Eh bien oui, sa fille... Il est insupportable avec sa manie de répéter tout ce que je dis !.. (A Valgoujon.) Faites-le attendre et prévenez-moi !

VALGOUJON.

C'est entendu.

ADOLPHE, dans son rêve, écrivant.

Faites-le attendre... Ah! mon Dieu !

GODEFROY, qui sortait, se retournant.

Quoi ?

ADOLPHE.

Voilà que je copie ce que vous dites !

GODEFROY.

Imbécile!

Il sort.

SCÈNE III

ADOLPHE, VALGOUJON, LES PETITS CLERCS,
RIGOLO, puis EUGÉNIE, ALFRED et RAOUL.

VALGOUJON.

Travaillez, messieurs, tandis que je vais dans mon cabinet étudier les affaires en instance. Et surtout, Gavarin, du calme et de l'activité.

ADOLPHE.

Oui, Torquemada.

VALGOUJON.

Comment m'appellez-vous ?

ADOLPHE.

Torquemada ! C'était le nom d'un premier clerc espagnol qui faisait souffrir les créatures innocentes.

VALGOUJON, haussant les épaules.

Gavarin, vous êtes une tourte !

Il sort.

ADOLPHE.

Imbécile !... crétin !... tourte ! J'ai vraiment une bonne situation morale dans cette étude.

RIGOLO.

Dis donc, Gavarin...

ADOLPHE.

Quoi ?

RIGOLO.

As-tu vu la ferme ?

ADOLPHE, se levant, indigné.

Oui, monsieur, je l'ai vue, la ferme ! Je l'ai vue en rêve... une petite ferme modeste, riante et fleurie à flanc de coteau où je pourrai, laboureur indépendant et simple, oubliant les injustices du monde de la basse...

LES CLERCS, riant.

Ah ! ah ! ah ! l'idiot !

RIGOLO.

Fais comme le patron, trouve une gigolette qui t'en paiera une.

ADOLPHE, douloureusement.

Moi ? Trouver une femme, si humble soit-elle, qui me distingue... hélas !

Les clercs rient.

EUGÉNIE, entrant suivie de Raoul et d'Alfred.

Pardon, messieurs.

LES CLERCS, sifflant d'admiration.

Ffiou ! chic !

ADOLPHE, risquant un œil.

Dieu, qu'elle est belle !

EUGÉNIE.

Maître Godefroy... je vous prie...

RIGOLO.

Maître Godefroy est absent, madame.

RAOUL.

Contrariant.

ALFRED.

Très! très!

RIGOLO.

Mais je vais appeler M. Valgoujon le premier clerc.

EUGÉNIE.

S'il vous plait.

Elle s'assied. Raoul et Alfred l'entourent. Le groupe tourne le dos au bureau d'Adolphe.

RIGOLO.

Nous avons aussi le second clerc.

Adolphe se lève.

EUGÉNIE.

Oh! non!

RAOUL.

Insuffisant!

ALFRED.

Très! très!

ADOLPHE, se rasseyant.

Bien entendu.

RIGOLO.

Je vais prévenir M. Valgoujon il va venir à l'instant.

Il sort.

Ensemble.

EUGÉNIE, prenant une pose alanguie.

J'espérais en venant le matin...

LES CLERCS, la lorgnant.

Chic! chic! chic!

EUGÉNIE.

Rencontrer le patron, c'est certain...

ADOLPHE, passant la tête.

Chic ! chic ! chic !

EUGÉNIE.

Aux environs de la demie.

Mon Dieu, mais c'est un fait exprès.

RAOUL.

C'est ennuyeux, ma douce amie.

ALFRED.

Très ! très ! très !

EUGÉNIE.

Attendons tous ici, c'est parfait.

LES CLERCS.

Chic, chic, chic !

EUGÉNIE, les lorgnant.

Je vous plais... je vous plais ?

LES CLERCS.

Très ! très ! très !

ALFRED, apercevant Valgoujon qui entre.

C'est le premier clerc, sûr il va se fâcher.

LES CLERCS.

Trempons notre plume dans notre encrier !

VALGOUJON.

Madame ! (A part.) De premier ordre ! (Haut.) Messieurs... (A part.) De dernier ordre... (Il boutonne sa jaquette, se passe la main dans les cheveux et se colle un monocle sur l'œil.) Vous désirez parler à Maître Godefroy ?

EUGÉNIE.

Oui, monsieur, mais, à défaut, si vous voulez bien m'écouter...

VALGOUJON.

L'affaire est urgente ?

EUGÉNIE.

Oui, monsieur.

RAOUL.

Et confidentielle.

ALFRED.

Très ! très !

VALGOUJON.

Je suis à vous. (Aux clercs.) Veuillez nous laisser, messieurs. C'est l'heure d'aller déjeuner, du reste.

Les petits clercs prennent leurs chapeaux et leurs pardessus aux patères.

VALGOUJON.

Monsieur le second clerc, vous voudrez bien vous presser un peu et venir me remplacer le plus tôt possible.

ADOLPHE.

C'est ça, les saute-ruisseaux ont le temps, mais moi...

Il sort.

LES CLERCS.

Serviteur, madame !

REPRISE DU CHŒUR DES CLERCS.

Ils sortent avec Adolphe.

SCÈNE IV

VALGOUJON, EUGÉNIE, RAOUL, ALFRED.

VALGOUJON.

Et maintenant, madame, à qui ai-je l'honneur ?..

EUGÉNIE.

Je suis mademoiselle Eugénie des Coccinelles.

VALGOUJON.

Des Coccinelles... un nom exquis, tout à fait exquis.
(A part.) J'aurais plutôt pensé des Coquecigrues..
Enfin... c'est une bête à bon vieux...

RAOUL et ALFRED, riant bêtement.

Ah ! ah !

EUGÉNIE, présentant Raoul et Alfred.

Mes amis, messieurs Raoul...

RAOUL, l'interrompant.

Chut ! chut ! M. Raoul, cela suffit.

VALGOUJON.

Vous désirez garder l'incognito ?

RAOUL.

Je le désire. Je consens très volontiers à avoir des relations avec mademoiselle des Coccinelles, mais je tiens à ne pas compromettre un des premiers noms de France.

VALGOUJON.

Scrupule plein de délicatesse.

EUGÉNIE.

Et M. Alfred...

ALFRED, l'interrompant.

Alfred !

VALGOUJON.

Un autre incognito ?

ALFRED.

Très ! très ! Je n'ai pas de raisons armoriales comme monsieur, mais je suis du même cercle, je dois être aussi chic que lui.

VALGOUJON.

C'est tout naturel. Arrivons au fait.

EUGÉNIE.

Voici. Je souhaiterais entrer en relations avec Maître Godefroy, afin de l'entretenir...

RAOUL.

Singulier projet, ma chère amie !

EUGÉNIE.

Afin de l'entretenir du legs Piquerond.

RAOUL.

Oh ! parfait !

VALGOUJON.

Le legs Piquerond... oui... je suis au courant.

EUGÉNIE.

Cinquante mille francs, n'est-ce pas ?

VALGOUJON.

Cinquante mille francs en effet laissés par feu mademoiselle Aglaé Piquerond.

EUGÉNIE.

C'est Maître Godefroy qui est chargé de la délivrance du legs ?

VALGOUJON.

Lui-même.

EUGÉNIE.

Or, voilà six mois que ma tante est morte et je suis lasse d'attendre le bon vouloir de M^e Godefroy.

VALGOUJON.

Ah! vous êtes la nièce de...

EUGÉNIE.

Oui, monsieur. Mon vrai nom est Eugénie Pique-rond. Des Coccinelles est un nom de verre.

VALGOUJON.

S'il vous plait?

EUGÉNIE.

Un nom de verre. (A Raoul.) C'est pas comme ça qu'on dit?

RAOUL.

On dit : « de guerre ».

EUGÉNIE.

De verre... de guerre... enfin... c'est un nom pour les courses.

VALGOUJON, entrant.

En tout cas, c'est un nom qui doit faire courir! Eh bien, mademoiselle, j'ai le regret de vous en informer, la délivrance du legs comporte une clause essentielle... qui... qui...

EUGÉNIE.

Quelle est-elle?

VALGOUJON.

La titulaire doit être d'une vertu au-dessous du soupçon et les renseignements fournis à M^e Godefroy

lui ont permis de penser... je vous demande pardon,.. nous parlons affaires, n'est-ce pas ?

ALFRED.

Très! très!

EUGÉNIE.

Allez... allez...

VALGOUJON.

Que vous ne remplissez pas tout à fait cette condition...

EUGÉNIE, froissée.

Monsieur !...

VALGOUJON, rectifiant avec amabilité.

Ou que vous ne la remplissiez pas encore et c'est ce qui retarde...

EUGÉNIE.

Diab!e!

RAOUL.

C'est un cheveu.

ALFRED.

Une touffe!

EUGÉNIE.

Une perruque!... Et vous ne voyez aucun moyen de décider Maître Godefroy ?

VALGOUJON.

Ma foi non.

EUGÉNIE, avec intention.

Je vous en aurais la reconnaissance la plus vive.

RAOUL, froissé.

N'allez pas trop loin, ménagez notre amour-propre.

ALFRED, conciliant.

Forte somme.

VALGOUJON.

Mon Dieu, j'ai beau chercher... je serais très heureux de trouver...

EUGÉNIE.

Et je ne l'oublierais jamais !

VALGOUJON.

Mais s'il vous voit superbe et diamantée, flanquée de deux rigolos...

RAOUL et ALFRED, froissés.

Monsieur !...

VALGOUJON, rectifiant aimablement.

Pardon, pardon, j'ai voulu dire gigolos.

RAOUL et ALFRED.

Ah !... bon !...

VALGOUJON.

Si encore vous étiez une gigolette, et ces messieurs, des rôdeurs de barrières...

EUGÉNIE.

Eh bien ?

VALGOUJON.

Eh bien ! vous pourriez peut-être le fléchir... Il a une passion folle pour les gigolettes.

EUGÉNIE.

Mais c'est une idée excellente. Et vous ne le disiez pas plus tôt ? Bath, bath, ... le legs est à moi.

RAOUL.

Je ne saisis pas.

ALFRED.

Moi non plus... nous sommes du même cercle.

EUGÉNIE.

C'est pourtant bien simple. Nous allons immédiatement revêtir les uniformes de l'emploi et séduire le Godefroy en le prenant par son faible. Qu'en pensez-vous, monsieur ?

VALGOUJON.

Je trouve cela très farce.

RAOUL, ALFRED.

Je ne peux pas...

EUGÉNIE.

Allons donc, ce sera du dernier smart.

RAOUL, ALFRED.

Je ne peux pas...

EUGÉNIE.

Tout Paris en parlera...

RAOUL, ALFRED.

Je ne peux pas...

EUGÉNIE.

Après que j'aurai touché, bien entendu.

RAOUL.

Je ne peux pas ! Je ne peux pas compromettre un des premiers noms de France.

ALFRED.

Ni moi un des derniers.

RAOUL.

Mes aïeux...

ALFRED.

Ceux que j'aurais dû avoir...

EUGÉNIE.

C'est oui, ou je vous plaque.

RAOUL, ALFRED.

Eugénie !

RAOUL.

Si vous le prenez sur ce ton-là...

ALFRED.

Nous savons ce qui nous reste à faire.

RAOUL, ALFRED, vivement.

Nous acceptons.

EUGÉNIE.

J'en étais sûre... Et puis quoi ? on rigolera. (Luttinant Valgoujon.) Pas vrai, là, eh!.. le gribouilleur.

VALGOUJON.

Le gribouilleur !

EUGÉNIE.

Ne te fâche pas, mon petit... Si ça colle, ton truc... (Bas.) on gribouillera ensemble, là.

VALGOUJON, enchanté.

Elle est familière, mais elle a du tact...

RAOUL, réfléchissant.

Rôdeurs de barrières...

ALFRED.

Tranchons le mot, marlous !

[RAOUL.

Je ne saurai jamais.

EUGÉNIE.

Mais [si... y aura qu'à se laisser aller ! Au fond, être distingué... c'est jamais naturel...

VALGOUJON.

Très vrai.

ALFRED.

Très vrai.

EUGÉNIE.

Merci et à bientôt.

Elle lui serre la main.

VALGOUJON.

A bientôt... messieurs.

Il salue.

RAOUL et ALFRED.

Monsieur.

Ils sortent.

SCÈNE V

VALGOUJON, puis MONTMOREAU et CÉCILE.

VALGOUJON, seul.

Il n'y a pas de doute, c'est un moyen excellent qui doit réussir infailliblement.

MONTMOREAU, entrant suivi de Cécile.

Monsieur Valgoujon, je vous salue.

VALGOUJON, s'empressant.

Monsieur Montmoreau, mademoiselle, je suis votre serviteur. Maître Godefroy comptait sur votre visite, vous attend.

MONTMOREAU.

En effet, je l'avais annoncée.

VALGOUJON.

Il déjeune, mais il m'a recommandé d'aller le chercher immédiatement.

MONTMOREAU.

Bien, bien.

VALGOUJON.

Il ne supporterait pas l'idée que M. Montmoreau pût attendre dans son étude.

MONTMOREAU.

Je le conçois! Montmoreau attendant chez Godefroy...

CÉCILE.

Ce serait inouï.

MONTMOREAU.

Ce serait Rotschild attendant au Ministère des Finances!

VALGOUJON, désignant le cabinet de Godefroy.

Si vous voulez passer dans le cabinet de Maître Godefroy?

MONTMOREAU.

Je suis extrêmement pressé. J'inaugure aujourd'hui même mon champ d'entraînement de Chantilly et je veux terminer sans délai cette petite affaire du champ de courses de Bécon-les-Bruyères.

VALGOUJON.

Petite affaire... Huit cent quarante-sept mille francs!

MONTMOREAU.

Les affaires qui n'atteignent pas un million, sont pour moi de petites affaires.

VALGOUJON.

Je conçois, je conçois... par ici.

Montmoreau sort. — Cécile le suit. Au moment où elle va pour sortir, Adolphe entre par la porte opposée.

SCÈNE VI

ADOLPHE, puis CÉCILE.

ADOLPHE.

Elle!

CÉCILE.

Si vous voulez me parler, monsieur, parlez-moi tout bas, mon père est à côté.

ADOLPHE.

Pardonnez-moi, je suis si ému...

CÉCILE.

J'ai cru remarquer à plusieurs reprises, que je ne vous étais pas indifférente.

ADOLPHE.

Ah! non!.. Ah! non!..

CÉCILE.

Et puisque le hasard nous réunit, je vous autorise à me parler.

ADOLPHE.

Je peux vous parler?

CÉCILE.

Oui.

ADOLPHE, passant la main sur son front.

J'ai tant de choses...

CÉCILE.

Eh bien, commencez.

ADOLPHE, après un grand effort.

Comment allez-vous, mademoiselle?

CÉCILE.

C'est tout ?

ADOLPHE.

Attendez... attendez, ça va venir, il faut que je me remette.

CÉCILE.

Allons !...

ADOLPHE.

Eh bien, oui, je vous aime.

CÉCILE.

Ah ! vous allez mieux, je le vois.

ADOLPHE.

Il me semble que je rêve ! Vous me permettez de vous dire que je vous aime ?

CÉCILE.

Mais oui.

ADOLPHE, à part.

Mon Dieu, quand elle saura...

CÉCILE.

Et comment vous est venue cette grande passion ?

ADOLPHE, ingénument.

Je ne sais pas.

CÉCILE.

Faut-il que je vous aide à vous en souvenir ?

ADOLPHE.

Si vous voulez.

Duetto.

CÉCILE.

Un jour dans la rue avec ma famille

Vous m'avez croisée et subitement
Vous fûtes saisi d'un trouble charmant.
Vous vous êtes dit : « Tiens, elle est gentille ! »
Est-ce bien ainsi que ça commença ?

ADOLPHE.

C'est tout à fait ça (*bis*).

Je voulais partir et sans m'y résoudre
Je demeurais là, stupide, interdit,
Me considérant, vous vous êtes dit :
« Ce petit jeune homme a le coup de foudre. »
Est-ce bien ainsi que ça se passa ?

CÉCILE.

C'est tout à fait ça (*bis*).

En vous retrouvant toujours sur ma route
Je fus très contente et sans me fâcher :
« Il a bien le droit de me rechercher »
Me dis-je, « il est fils d'un banquier sans doute ! »
Est-ce bien ainsi que ça se passa ?

ADOLPHE, désespéré.

C'est à peu près ça ! (*bis*).

Je puis être aimé si j'ai la richesse
Et, si je possède un million ou deux,
Je pourrai songer à des jours heureux
Où nous unirions fortune et tendresse.
Ainsi, c'est cela que Cécil' pensa ?

CÉCILE.

C'est à peu près ça ! (*bis*).

Ensemble.

ADOLPHE.

Si vous croyez que je vais dire

Ma profession,
 Je n'en ferai pour un empire
 La confession.
 Pauvre imbécile ! (*bis*)
 Je me tairai,
 Je m'en irai, (*bis*)
 Adieu, Cécile !

CÉCILE.

Je suis heureuse, il va me dire
 Sa profession !
 J'écouterai dans un sourire
 Sa confession.
 Secret facile (*bis*)
 Je le saurai
 Et je dirai : (*bis.*)
 A toi, Cécile !

CÉCILE.

Eh bien, monsieur, décidez-vous. J'ai hâte de dire
 à mon père le nom du mari que j'ai choisi.

ADOLPHE.

Non, mademoiselle, non, j'aime mieux vous l'a-
 vouer tout de suite, je ne suis pas digne d'espérer
 votre main. Moi, épouser mademoiselle Montmoreau..
 C'est fou ! Avez-vous lu Ruy-Blas ?

CÉCILE.

Non.

ADOLPHE.

Vous avez eu tort. C'est une excellente lecture et
 puis, il y a un vers qui s'adaptait à notre situation.

CÉCILE.

Mais vous divaguez, monsieur.

ADOLPHE.

Je ne divague pas, je sais très bien ce que je dis. Adieu, créature idéale et beaucoup trop riche pour moi.

CÉCILE.

Vous refusez de me dire qui vous êtes?

ADOLPHE.

Avec énergie! Je quitte cette étude où je n'étais que de passage, où je ne suis entré que pour vous suivre et vous ne me reverrez jamais.

CÉCILE.

Jamais?

ADOLPHE.

Jamais! Si parfois, vous avez des insomnies, pensez au malheureux qui vous aima et qui exerçait une profession inavouable...

Il sort.

CÉCILE.

C'est dommage... Une profession inavouable... Serait-il ministre... ou bien égoutier?...

Elle sort.

SCÈNE VII

ADOLPHE, puis GAVARIN, puis PAQUITA.

ADOLPHE, ouvrant la porte avec précaution, aussitôt que Cécile est sortie.

Elle est entrée dans le cabinet du patron, glissons-nous jusqu'à notre bureau. Quand elle reviendra,

je disparaîtrai derrière mes cartonniers. Je ne puis avoir son amour, évitons son mépris.

Il se blottit derrière son bureau.

GAVARIN, entrant.

Personne ! Je suis bien sûr pourtant d'avoir vu entrer Adolphe. (Appelant.) Adolphe !

ADOLPHE.

Zut, Gaston !

GAVARIN.

Adolphe !

ADOLPHE.

Pas moyen d'y couper. (Se montrant à Gavarin et allant à lui.) Me voilà, chut ! pas si fort.

GAVARIN.

Je savais bien que tu étais là. Je me disais... le cousin Adolphe est certainement là.

ADOLPHE.

Comment ça va ?

GAVARIN.

Comme ei, comme ça.

ADOLPHE.

Half and half.

GAVARIN.

Tu l'as dit : toujours sans monte depuis huit jours. Et pour un jockey, un homme de cheval, être à pied, c'est embêtant.

ADOLPHE.

Surtout quand on a ta réputation... car enfin, tu es une des meilleures cravaches du turf.

GAVARIN.

Ça ne durera pas, je traverse une crise. Et avec

ça, je n'ai jamais eu tant de frais que ces temps-ci. Paquita, tu sais, la grande blonde...

ADOLPHE.

Oui, ça dure toujours avec elle ?

GAVARIN.

Nous sommes tout à fait ensemble.

ADOLPHE.

Tant mieux. Comme ça, vous vous quitterez.

GAVARIN.

Ça fait que je me suis dit : Ma foi, allons voir ce bon Adolphe...

ADOLPHE, achevant la pensée de son cousin.

J'essaierai de le taper.

GAVARIN.

Ah ! comme c'est gentil à toi de m'avoir deviné.

ADOLPHE.

C'était pas difficile.

GAVARIN.

Oui, mon vieux, je suis très fauché en ce moment-ci. Si tu pouvais m'avancer cinq louis.

ADOLPHE.

Ça tombe excessivement bien. Je n'ai justement pas un sou dans ma poche...

GAVARIN.

Diable !

ADOLPHE.

Comme ça, je ne serai pas tenté de te prêter.

GAVARIN.

Alors, c'est tout ce que tu trouves à me répondre : « J'ai pas le sou ! »

ADOLPHE.

Dame, c'est la vérité.

GAVARIN.

Ben, mon vieux, tu n'es vraiment pas chic. Si c'était toi qui avais eu l'idée de venir me taper, je me serais un peu plus remué que ça.

ADOLPHE.

Qu'est-ce que tu aurais fait ?

GAVARIN.

Je ne sais pas, je me serais ingénié. J'aurais cherché une idée. je me serais dit : C'est mon cousin, il faut que je lui vienne en aide.

ADOLPHE.

Tu as raison. Eh bien, cherchons.

GAVARIN.

Tu ne peux pas demander une avance à ton patron ?

ADOLPHE.

Si, je peux... seulement, il me refusera et me flanquera à la porte.

GAVARIN.

Trouvons autre chose. Tiens, une pensée que tu aurais dû avoir tout de suite et qui est toute naturelle entre cousins...

ADOLPHE.

Laquelle ?

GAVARIN.

Tu as ta montre et ta chaîne... La chaîne, ça ne se discute même pas. Il n'y a pas besoin d'avoir de chaîne pour avoir une montre.

ADOLPHE.

Ça c'est vrai.

GAVARIN.

Et la montre... franchement... tu as une pendule dans ton bureau!

ADOLPHE.

Et il y en a une dans mon restaurant.

GAVARIN.

Tu en as une dans ton restaurant, et tu ne m'as pas tendu tout cela spontanément en me disant : Va mettre ça au clou et garde l'argent ?

ADOLPHE.

Je conviens que je suis le dernier des mufles.

GAVARIN.

Tu m'as fait beaucoup de peine.

ADOLPHE, tendant sa montre et sa chaîne.

Veux-tu me faire le plaisir de les accepter ?

GAVARIN.

J'accepte, mais permets-moi de te dire une chose, Adolphe : tu as une façon de rendre service, avec ta nature égoïste, qui fait qu'on ne peut pas t'en savoir gré.

ADOLPHE.

Pourtant le fonds est bon.

PAQUITA, entrant.

Tu m'oublies, mon loulou.

GAVARIN, à Adolphe.

Tu vois, grâce à toi, j'ai fait attendre Paquita.

ADOLPHE.

Je vous demande pardon, mademoiselle, nous étions en affaires.

PAQUITA.

En affaires... alors, vous avez dû le rouler...

ADOLPHE, avec un sourire contraint.

J'ai fait ce que j'ai pu.

PAQUITA.

Il est sans défense, le pauvre chéri, surtout contre un clerc de notaire. Il n'y a qu'avec les femmes qu'il sait s'en tirer.

GAVARIN, fat.

Allons, allons !

ADOLPHE.

Vous l'aimez, hein ?

PAQUITA.

C'est peut-être pas que je l'aime, mais je suis jalouse.

ADOLPHE.

Vraiment ?

PAQUITA.

Si jamais on me l'enlevait, mon joli jockey !...

ADOLPHE.

Qu'est-ce que vous feriez ?

PAQUITA.

On en verrait une bataille !

ADOLPHE.

A propos du cousin Gavarin ? (Fièrement) Une bataille de Gavarin, alors ?

GAVARIN, riant.

Ah ! ah ! très drôle !

PAQUITA.

Pourquoi que tu ris ?

GAVARIN.

C'est un mot...

PAQUITA, à Adolphe.

Vous faites des mots, vous? Ça ne me plaît pas, à moi. J'ai lâché un amant parce qu'il en faisait.

ADOLPHE.

Ça vous ennuyait?

PAQUITA.

Il voulait tout le temps que je le comprenne. (Montrant Gavarin.) Avec lui, je suis tranquille, il ne sait pas en faire, mais il monte si bien à cheval! Jockey!... en voilà une belle position pour un homme!

ADOLPHE.

On est posé sur un cheval.

GAVARIN.

Ah! ma pauvre chérie, c'est pas toujours tout rose dans notre métier.

PAQUITA.

Pourquoi?

GAVARIN.

Dame, tu sais bien... avant et après les courses...

ADOLPHE.

Expliquez-moi ça.

GAVARIN.

Volontiers.

Duetto.

I

GAVARIN.

Lorsque je dois sur mon cheval,
Hop! hop! my little horse,
Mener un train phénoménal
Hop! hop! my horse is well!
L'élémentair' prudence

LE JOCKEY MALGRÉ LUI

Commande l'abstinence.
Je voudrais... mais voilà,
Le devoir dit : Halte-là !

GAVARIN et PAQUITA.

Vous paraissez surpris...
M'avez-vous bien compris ?

ADOLPHE.

Hop ! hop ! j'ai très bien compris.

ENSEMBLE.

Qu'on coure au galop,
Ou qu'on aille au trot,
Ou bien même au pas (*bis*).
On n'peut pas,
On n'peut pas.

GAVARIN.

Quand on court, on ne marche pas.

II

PAQUITA.

Quand mon chéri revient d'Longchamps,
Hop ! hop ! my little horse,
J'ai beau lui dire en l'embrassant :
Hop ! hop ! my horse is well !
Son manque de vaillance
M'oblige à l'abstinence
Quand il revient d'Auteuil,
C'est en vain que j'lui fais d'œil.

GAVARIN et PAQUITA.

Vous paraissez surpris...
M'avez-vous bien compris ?...

ADOLPHE.

Hop ! hop ! j'ai très bien compris.

GAVARIN, ADOLPHE, PAQUITA.

Qu'on coure au galop
Ou qu'on aille au trot,
Ou bien même au pas (*bis*).
On n'peut pas,
On n'peut pas.
Quand on court, on ne marche pas !

PAQUITA.

C'est vrai, le pauvre bébé, quand il doit monter à cheval... la veille, c'est moi qui se prive.

GAVARIN.

Allons, au revoir, cousin. Tu n'as pas été très chic avec moi, tout à l'heure, mais je ne t'en veux pas.

ADOLPHE.

Bien vrai ?

GAVARIN.

Bien vrai ! Et la preuve, c'est que je te permets d'embrasser Paquita.

ADOLPHE.

C'est trop !

PAQUITA, allant à lui.

Allons, ça ne sortira pas de la famille.

ADOLPHE, embrassant Paquita.

Cécile ! ma chère Cécile !

PAQUITA.

Qu'est-ce que vous dites ?

ADOLPHE.

Vous ne pouvez pas comprendre. (L'embrassant de nouveau.) Cécile ! ô ma Cécile !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VALGOUJON.

VALGOUJON.

Eh bien, Gavarin, ne vous gênez pas!

ADOLPHE.

Monsieur, j'embrasse madame, il est vrai, mais c'est aujourd'hui sa fête.

VALGOUJON.

Vous pourriez la lui souhaiter ailleurs. (Allant à Gavaria.) Et que fait ici, monsieur?

GAVARIN.

Je regarde, monsieur... je suis le cousin d'Adolphe.

VALGOUJON.

Le célèbre jockey Gavarin?

GAVARIN.

Yes!

VALGOUJON.

Ah! vous parlez anglais?

GAVARIN.

Non, monsieur, mais j'en dis quelques mots pour avoir l'air bien jockey.

VALGOUJON.

Alors, mademoiselle est madame Gavarin?

PAQUITA.

De temps en temps... oui, monsieur!

VALGOUJON.

Mes compliments.

GAVARIN.

Enchanté de vous connaître, monsieur, mais on va se faire la paire. J'ai peut-être, chez moi, des propositions de propriétaires.

PAQUITA.

Espérons-le, mon chéri, parce que, tu sais, je t'aime bien, surtout quand tu gagnes beaucoup de galette.

GAVARIN.

Je l'adore!... Elle est désintéressée... Allons, au revoir, cousin.

PAQUITA.

A bientôt.

ADOLPHE.

Au revoir.

Ils sortent.

SCÈNE IX

ADOLPHE, VALGOUJON, puis MONTMOREAU.

VALGOUJON.

Dites donc, Gavarin... allez à l'enregistrement porter ces papiers de l'affaire Montmoreau et ne vous arrêtez pas au café.

ADOLPHE.

Non, monsieur...

VALGOUJON.

Même à celui que tient votre père !

ADOLPHE.

Non, monsieur... je vais tout droit et je reviens de même.

Il sort.

VALGOUJON.

Ah ! ces seconds clercs ! Quelle race !

GODEFROY, sortant de son cabinet, s'effaçant devant Montmoreau et Cécile qui entrent.

Tout est en règle, mon cher client ; le nouvel hippodrome de Chantilly est à vous.

MONTMOREAU.

Rien ne manque plus à mon bonheur ; car ce matin, ayant appris qu'il était libre, j'ai engagé par télégramme, le roi des jockeys, qui doit faire l'inauguration de mon champ de courses.

GODEFROY.

Compliments sincères, et au revoir, mes chers clients.

Il leur serre la main et rentre dans son cabinet.

MONTMOREAU.

Monsieur Valgoujon, aussitôt que vous saurez ce que je dois à l'enregistrement, je vous prie de me le faire connaître.

SCÈNE X

VALGOUJON, EUGÉNIE, RAOUL, ALFRED,
puis GODEFROY.

VALGOUJON, désignant du doigt la porte par où est sorti Montmoreau.

Nous avons la cressanne, la reine Amélie, et celle du bon chrétien, mais la vraie poire... la voilà !

EUGÉNIE, entrant, déguisée en gigolette. — Raoul et Alfred la suivent, également déguisés en voyous des fortifs.

La cambuse à Godefroy, c'est-y par ici ?

VALGOUJON.

Qu'est-ce que c'est que ces types-là ? Vous devez vous tromper d'étage, ma fille.

EUGÉNIE.

Pour sûr que non, qu'on s'a pas induit d'erreur.

Raoul et Alfred font des ailes de pigeon, puis tous trois éclatent de rire.

EUGÉNIE.

Eh bien... vous ne nous reconnaissez donc pas ?

VALGOUJON.

Mademoiselle des Coccinelles et les deux inconnitos.

RAOUL.

J'ose dire que nous sommes camouflés à hauteur.

ALFRED.

Très! très!

VALGOUJON.

Remarquable! Ces messieurs sont nature, mais mademoiselle est splendide de vérité.

EUGÉNIE.

N'est-ce pas ?

VALGOUJON.

A onze heures du soir, boulevard de Clichy, vous feriez une recette folle.

EUGÉNIE, modeste.

Vous me flattez.

VALGOUJON.

Vous tenez le legs... Le patron va être subjugué.

GODEFROY, entrant.

Dites-moi, Valgoujon ?

VALGOUJON.

Monsieur ?

GODEFROY.

Les pièces pour M. Montmorsau sont-elles...
(Apercevant le trio.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

VALGOUJON.

Une demoiselle de Montmartre et deux de ses amis
qui demandent à vous parler.

GODEFROY.

Une gigolette ! une vraie !... Il n'y a pas à dire,
mon cher... épatante ! elle a un profil !...

VALGOUJON.

C'est aussi mon avis.

RAOUL, bas à Eugénie.

Ma chère Eugénie, le vieux tabellion vous allume
énergiquement.

ALFRED.

Très ! très !

EUGÉNIE.

Ça va.

GODEFROY, s'avançant.

Vous avez besoin de mes services, mademoiselle ?

EUGÉNIE.

Pour sûr, que j'en ai besoin !

GODEFROY.

Je serais très heureux de me mettre à votre dispo-
sition... mais j'ai pour l'instant des affaires impor-
tantes.

EUGÉNIE.

Des fois, vous pourriez les plaquer.

GODEFROY.

Mon Dieu ! si vous êtes très pressés...

RAOUL.

Putôt.

ALFRED.

C'est eurgent.

GODEFROY, à Valgoujon.

Eh bien, mon cher, laissez-nous.

VALGOUJON, bas.

Je vous laisse. Hardi! patron.

Il sort.

SCÈNE XI

GODEFROY, EUGÉNIE, RAOUL, ALFRED.

GODEFROY.

Et maintenant, je vous écoute... je vous écoute avec toute la sympathie que méritent des gens de votre qualité.

EUGÉNIE.

Vous êtes trop bon!

GODEFROY.

A qui ai-je l'avantage?...

EUGÉNIE, se présentant.

Nini Rouletabosse et mes deux aminches, Nénesse dit Sans Scrupule et Gugusse dit La Terreur.

GODEFROY.

La Terreur de quoi?

EUGÉNIE.

La terreur des autres... il a toujours eu l'trac.

GODEFROY, perché sur le dossier du canapé.

Vous appartenez au monde montmartrois?

RAOUL.

Un peu! On est populaire sur la Butte!

ALFRED, à côté de Raoul.

Très! très!

GODEFROY, les considérant.

Je vois que vous avez l'habitude des hauteurs ! (A Eugénie.) Je ne me défends pas d'un faible pour cette population originale des boulevards extérieurs. J'aimerais à pénétrer dans vos milieux typiques...

EUGÉNIE.

Compris, vous êtes un esnobe!

GODEFROY.

Si vous voulez. C'est votre langue, surtout, qui m'intéresse.

EUGÉNIE.

Chéri!

RAOUL, bas à Alfred.

Il va un peu loin.

ALFRED, même jeu.

C'est un vieux satyre.

GODEFROY.

Vous parlez un argot pittoresque et hardi qui m'enchanté.

EUGÉNIE.

Il a du goût!

ALFRED.

Très, très.

GODEFROY.

Je vous en prie... ne changez pas pour moi vos habitudes et expliquez-moi le but de votre visite dans ce langage coloré que j'aime tant.

EUGÉNIE.

Mais... tant que teu voudras! Il est rigolo, ce vieux-là.

RAOUL, à Alfred.

Zut alors! Tu sais l'argot, toi?

ALFRED.

Moi? Pas une broque!

RAOUL.

Ça va être gai.

EUGÉNIE, bas à Raoul et Alfred.

Ça va aller tout seul. (A Godefroy.) Parler argot, c'est notre bonheur... on a été nourri là-dedans.

GODEFROY, à Raoul.

Comment dites-vous... notaire... en argot?

RAOUL, à Alfred.

Dis-y.

ALFRED, très embarrassé.

Eh bien, on dit :... on dit e gueule ead'cour d'assises.

GODEFROY.

Très joli... un peu vif, mais très joli.

EUGÉNIE.

C'est qu'on la possède tous les trois, la langue verte!

Terzetto.

I

RAOUL.

On sait la parler couramment,
On en posséd' tout's les finesses.

ALFRED

C'est facil' puisqu'avec maman
On l'a parlé' d'puis sa jeunesse,

EUGÉNIE.

Sur mon dab' j'ai pas d'renseign'ments,
 Mais d'après c'qu'on sait sur ma mère,
 Et les gonss's qu'étaient ses amants
 C'est tout l'boul'vard qui m'sert de père!
 Faudrait fouiller tous les garnos,
 De Ménilmuche à la Villette,
 Pour connaîtr' les originaux
 Qu'a mis au mond' la gigolette.

Ensemble

Groupe sympathique
 Rigolo, typique,
 Insouciant,
 Et souriant

On est des chouett's tout de même,
 On est la moderne Bohème.

II

RAOUL.

D'temps en temps pour s'fair' la main
 On va dégringoler un pante.

ALFRED.

Puis on roupill' jusqu'au matin,
 Entre les bras de son amante.

EUGÉNIE.

Quand l'petit homme a fait un coup,
 On flamb' le punch dans un' soupière,
 Quand même, il n'rapport' pas beaucoup
 On le dorlote, on en est fière.
 Aux marlous qui nous font la cour,
 Nous savons rendr' la vie heureuse
 Et pour connaîtr' la vraie amour
 Faut-être aimé par un' pierreuse.

RAOUL et ALFRED, parlés.

Nous v'là!

Ensemble

Groupe sympathique,

Etc, etc.

Pantomime.

TOUS LES TROIS A LA FIN DE LA PANTOMIME.

Acraï! v'là la Rousse!

Reprise de la fin du refrain.

On est la moderne Bohême.

GODEFROY.

Extraordinaire! Renversant! Je viens de passer une minute inoubliable dans ma vie.

EUGÉNIE.

C'est pas tout ça... on vient pour la paillasse de la tante.

GODEFROY.

S'il vous plaît?

RAOUL.

Autrement dit, pour rabioter les fâfiots de la veuve Piquerond. (A Alfred.) C'est pas mal, ça?

GODEFROY.

Attendez... je crois saisir... il s'agit du legs Piquerond...

EUGÉNIE.

Tu l'as dit, bouffi.

GODEFROY.

C'est que l'affaire est très compliquée. Il y a là des choses!.. Je doute que la légataire arrive à toucher. Vous vous intéressez à elle?

EUGÉNIE.

J'te crois! C'est mézigue.

GODEFROY.

S'il vous plaît?

RAOUL et ALFRED.

C'est ell'zigue.

GODEFROY.

Ah! c'est vous qui... Ah! c'est différent. On pourra voir, je... Mais en ce cas, il est nécessaire que j'aie avec mademoiselle, une conversation tout à fait personnelle...

EUGÉNIE.

Si c'est que ça, les amînches vont se trotter.

GODEFROY.

Pour un instant seulement. Si monsieur Sans-Scrupule et monsieur La Terreur, veulent bien me faire le plaisir de nous attendre un instant par ici...

Il désigne le cabinet de Valgoujon.

EUGÉNIE.

Ils ne demandent pas mieux.

RAOUL.

Nous nous retirons! (Bas à Eugénie.) Nous sommes délicats.

ALFRED, même jeu.

Très! très!

GODEFROY.

Alors, messieurs... (Il les fait entrer dans le cabinet de Valgoujon. — A Eugénie.) Mademoiselle...

RAOUL et ALFRED, passant la tête par l'entrebâillement de la porte.

Dis donc, Nini?

EUGÉNIE.

Qu'est-ce qu'il y a, mes enfants?

RAOUL.

Si on trouve quelque chose de bien ?

ALFRED.

Faut-il barboter ?

GODEFROY.

Ah ! permettez... pas du tout !...

EUGÉNIE.

Respectez eul' mobilier.

Raoul et Alfred disparaissent.

SCÈNE XII

GODEFROY, EUGÉNIE.

GODEFROY.

Mademoiselle Rouletabosse, de toutes les rencontres imprévues que m'a values ma carrière de notaire, aucune ne m'a bouleversé comme la vôtre.

EUGÉNIE, à part.

Ça va très bien !

GODEFROY.

Un hasard providentiel vous envoie chez moi, pour me permettre de réaliser le rêve de toute ma vie.

EUGÉNIE.

Tu veux pas m'épouser ?

GODEFROY.

Pas tout à fait, non. Je voudrais devenir votre ami.

EUGÉNIE.

C'est facile. Aboule eul' legs.

GODEFROY.

Oh ! ne parlons pas affaire en ce moment, made-

moiselle, soyons tout à la passion irrésistible et folle qui m'entraîne vers vous.

EUGÉNIE.

Tu me gobes ?

GODEFROY.

Je vous gobe d'une façon effrayante. Faites-moi une place dans votre cercle de réunions intimes, faites-moi pénétrer avec vous dans votre monde affolant, et je suis votre esclave.

EUGÉNIE.

Tu veux v'nir su' les fortifs ? Mais on ne voudra pas de toi !...

GODEFROY.

Vous refusez ? Vous me méprisez, peut-être ?

EUGÉNIE.

Non... mais chez nous, ce n'est pas comme chez les bourgeois, on ne reçoit pas n'importe qui.

GODEFROY.

Eh bien soit, n'y pensons plus, ne parlons plus de rien, ni de mon rêve... ni du legs Piqueron !

EUGÉNIE, à part.

Ah ! mais non. (Haut.) Eh ben... on tâchera.

GODEFROY.

Ah ! merci, merci pour ce mot d'espoir. Voyons, que faites-vous aujourd'hui ?

EUGÉNIE, distraite.

Nous devons aller aux courses.

GODEFROY, étonné.

Aux courses ?

EUGÉNIE, se reprenant vivement.

Oui... pour y vendre des tuyaux et louer des lunettes.

GODEFROY.

Eh bien, il me vient une idée. On inaugure aujourd'hui, le champ d'entraînement de M. Montmoreau à Chantilly...

EUGÉNIE.

Après ?

GODEFROY.

Un mot de recommandation signé de moi, et M. Sans-Scrupule avec M. La Terreur y seront admis à exercer leur louche industrie. Ils feront de l'or.

EUGÉNIE.

Mais je ne vois pas où vous voulez en venir.

GODEFROY.

A ceci, créature idéalement fangeuse : nous partons ensemble, tous les quatre, et tandis qu'ils vont ensemble là-bas, je vous emmène dans une guinguette fleurie des environs et vous m'apprenez à dresser un contrat de mariage... en argot.

EUGÉNIE.

Eh bien, j'suis gentille... ça colle !

GODEFROY.

S'il vous plaît ?

EUGÉNIE.

Ça biche, ça jointe, ça va... mais une fois dans la guinguette, vous serez sage, vous ne me pincerez pas...

GODEFROY.

Le... Oh ! pour qui me prenez-vous ?

EUGÉNIE, à part.

Et puis quand même... le legs vaut bien une... une messe.

GODEFROY.

Ainsi, c'est entendu, nous partons tout à l'heure?

EUGÉNIE.

Mais il faut prévenir les aminches.

GODEFROY.

Allons-y. Et j'en profiterai pour endosser un costume de circonstance.

EUGÉNIE.

Mais vous êtes très bien comme ça.

GODEFROY.

Oui... mais je risquerais d'être reconnu par un des clients de mon étude et je ne tiens pas à rendre publique mon escapade.

EUGÉNIE.

Vieux farceur, va!

GODEFROY.

Allons rejoindre M. Sans-Scrupule et l'informer de nos projets.

EUGÉNIE, l'embrassant.

Ça colle... ça biche.

Ils sortent à gauche.

SCÈNE XIII

VALGOUJON, puis ADOLPHE.

VALGOUJON, entrant de droite.

Comment! Le second clerc n'est pas encore de retour? Serait-il allé voir des femmes? Ce n'est pas possible!

ADOLPHE, entrant, essoufflé.

Les droits d'enregistrement de M. Montmoreau s'élèvent à dix-sept mille francs, monsieur Valgoujon.

VALGOUJON.

Bon !.. Eh bien, vous allez prendre le train pour Chantilly.

ADOLPHE.

Moi ?

VALGOUJON.

Vous irez chez M. Montmoreau toucher les dix-sept mille francs.

ADOLPHE.

Chez M. Montmoreau, moi, simple second clerc ?

VALGOUJON.

Vous ne voulez pourtant pas que je fasse moi-même les recouvrements, je suppose ?

ADOLPHE, à part.

Cécile va savoir qui je suis. (Soupirant.) Ah !

VALGOUJON.

Vous avez mal à l'estomac ?

ADOLPHE.

Non, monsieur, c'est un peu plus haut et à gauche. Mais ce n'est rien. Le devoir avant tout. (Résigné.) J'irai à Chantilly.

VALGOUJON.

Dites : j'y vais... j'y cours... Ce n'est pas demain, c'est tout de suite qu'il faut partir avec les papiers de l'enregistrement.

ADOLPHE, calme.

Bien ! Bien ! J'y cours .. (A part.) Je suis perdu, mais je n'ai pas le droit de refuser.

Il sort par le petit escalier de droite.

SCÈNE XIV

VALGOUJON, puis GAVARIN et PAQUITA.

VALGOUJON.

Il va encore faire la noce avant de prendre le train... Mais je m'informerai de l'heure à laquelle il sera arrivé à Chantilly.

GAVARIN.

Le cousin n'est pas là, monsieur le premier clerc?

PAQUITA.

Nous venons lui en dire une... aux pommes!

VALGOUJON.

Quoi ?

GAVARIN.

La place de jockey que je cherchais... eh bien, ça y est!

PAQUITA.

Engagé par télégramme... rien que ça!

GAVARIN.

Aussi je viens vous rendre la montre et la chaîne.

PAQUITA.

Y en a plus besoin.

GAVARIN.

Je vais toucher des sommes folles.

VALGOUJON.

Votre cousin vient de partir en courses.

GAVARIN.

Eh bien, vous lui rendrez sa montre de ma part, et vous lui remettrez ma nouvelle adresse.

Il lui remet un bout de papier.

VALGOUJON.

C'est entendu.

PAQUITA.

Je t'accompagne à la gare, mon chéri.

GAVARIN.

Comme tu m'aimes ! C'est touchant !

PAQUITA.

Je ne sais pas si je t'aime, mais je suis jalouse !

GAVARIN.

Tu ne viendras pas me surveiller, à Chantilly ?

PAQUITA.

Oh ! mon chou ! (A part.) Au contraire !

Ils sortent.

SCÈNE XV

VALGOUJON, puis LES PETITS CLERCS,
GODEFROY, EUGÉNIE, RAOUL et ALFRED.

VALGOUJON.

Je lui rendrai sa montre demain. (Il la met dans sa poche.) Quant à son adresse... (Il lit le papier.) Gavarin chez M. Montmoreau à Chantilly... Tiens ! ils vont se rencontrer là-bas.

Finale.

LES PETITS CLERCS.

Après un déjeuner modeste,
 Nous voici rentrés au bercail.
 Maintenant, en petite veste,
 Reprenons gaiement le travail.

GODEFROY, entrant avec Eugénie, Raoulet et Alfred. Il est en petit veston et en chapeau rond. Il a une lorgnette de course en bandoulière.

Messieurs, mon premier clerc fidèle
 Reste là pour vous surveiller,
 Et pour stimuler votre zèle,
 Qui sans lui pourrait sommeiller.

VALGOUJON.

Patron, vous partez sans doute
 Piocher le legs Piquerond ?

GODEFROY.

En effet ! en effet !

LES PETITS CLERCS.

Ses trois compagnons de route
 Sont distingués et gironds
 Tout à fait, tout à fait !

EUGÉNIE.

Mon vieux, sans que tu t'en doutes,
 J'aurai le legs Picquerond.

RAOUL et ALFRED.

Ah ! très, très ! Ah ! très, très !

LES PETITS CLERCS.

Ses trois compagnons de route

Sont distingués et gironds,
Très gironds, très gironds.

GODEFROY.

Mes enfants, je vous présente
L'authentique légataire.

LES PETITS CLERCS.

La légataire est charmante,
Parole de clerc de notaire.

GODEFROY, à Eugénie.

Chère Nini !..

EUGÉNIE.

Cher Godefroy !

GODEFROY.

Je vous adore tous les trois.

EUGÉNIE, RAOUL, ALFRED.

Groupe sympathique,
Moderne, typique,
Insouciant,
Et souriant,

On est des chouett's tout d'même,
On est la moderne Bohême !..

Godefroy donne le bras à Eugénie, suivie de Raoul et d'Alfred, accompagné par les saluts ironiques des petits clercs qui se tordent avec Vaigoujon. Tableau.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

A Chantilly, devant la villa Montmoreau, près du champ d'entraînement. Au fond, la route qui mène à la gare ; à droite, pavillon ; à gauche, le corps d'habitation de la villa, tous deux praticables. On aperçoit à gauche, sous un rideau d'arbres, un coin de la piste. La villa et le pavillon ont des portes s'ouvrant sur le théâtre, face au public.

SCÈNE PREMIÈRE

MONTMOREAU, L'INSTITUTEUR, BERNARD,
LES FANFARISTES, puis CÉCILE, puis LE BRIGADIER DE GENDARMERIE, puis JEANNETTE.

MONTMOREAU.

Onze heures cinq... Le train doit rentrer en gare. Est-on allé l'attendre ?

BERNARD.

Ma femme y est allée, monsieur.

MONTMOREAU.

Vous l'avouerez-je, monsieur l'Instituteur, au moment de recevoir ici l'un des princes de la cravache,

ce Gavarin, qu'un hasard providentiel m'envoie, je suis très ému.

L'INSTITUTEUR.

Les grandes âmes sont sensibles.

MONTMOREAU.

Les petites aussi, mais ça se remarque moins.

L'INSTITUTEUR.

Alors, vous attachez Gavarin à votre service?

MONTMOREAU.

Je l'y attache... avec des chaînes d'or. Il m'a télégraphié ce matin son acceptation. Ma seule angoisse est de savoir s'il se plaira chez moi.

L'INSTITUTEUR.

La réception que vous lui préparez le flattera évidemment.

CÉCILE, entrant.

Eh bien, papa, Gavarin est-il signalé?..

MONTMOREAU.

Pas encore, mon enfant, mais il ne saurait tarder. Jeannette est sur la route et doit accourir pour nous l'annoncer.

CÉCILE, à l'instituteur.

Vous êtes prêt, monsieur?

L'INSTITUTEUR.

Comme l'armée royale à Fontenoy, mademoiselle.

MONTMOREAU, à sa fille.

Il est un peu prétentieux... ça tient à sa profession... (A l'instituteur.) Pensez-vous que votre hymne de réception plaira à Gavarin?

L'INSTITUTEUR.

Il serait difficile. C'est le même, à quelques rimes près, qui m'a servi pour saluer ici quatorze sous-préfets, onze ministres et deux présidents.

MONTMOREAU.

Alors !..

L'INSTITUTEUR.

Et je le tiens d'un de mes prédécesseurs qui s'en servit avec succès pendant l'époque impériale.

LE BRIGADIER, entrant.

Salut cordial à la société. (Se tournant vers Cécile.)
Et spécialement à la Beauté.

MONTMOREAU.

C'est fort aimable à vous, monsieur le brigadier, de vous être joint à nous pour fêter l'entrée de Gavarin dans nos murs.

LE BRIGADIER.

Il n'y a pas de murs à Chantilly, mais ne me remerciez pas, monsieur Montmoreau. Tout ce qui peut me faire oublier ma profession m'est agréable.

CÉCILE.

Votre profession vous déplaît ?

LE BRIGADIER.

Oui et non ! Ce qui me plaît en elle, c'est le côté décoratif.

CÉCILE, à son père.

Il voudrait être décoré.

LE BRIGADIER.

Les réceptions, les banquets, les fêtes nationales...
Ce qui me dégoûte, ce sont les arrestations.

MONTMOREAU.

Evidemment, ceux que vous arrêtez ne sont pas la fleur des pois..

LE BRIGADIER.

Ce n'est pas ça. Je trouve ça lâche !

MONTMOREAU.

Il est original.

JEANNETTE, entrant.

V'là un homme qui a l'air d'être ça. *

MONTMOREAU.

Gavarin !.. (A l'instituteur.) Vite... vite, préparez vos musiciens.

L'INSTITUTEUR.

Du calme, monsieur Montmoreau ! La fanfare chorale de Chantilly est rompue à ce genre de cérémonies. (Aux fanfaristes.) A vos places, messieurs, une, deux !

Bernard entre seul.

MONTMOREAU.

Pourquoi n'entre-t-il pas ?

BERNARD.

Il dit qu'il n'osera jamais, qu'il y a trop de monde.

MONTMOREAU.

Tendez-lui la main en souriant, Jeannette et amenez ici le roi des jockeys.

SCÈNE II

LES MÊMES, ADOLPHE.

JEANNETTE, faisant entrer Adolphe.

Mais, puisqu'on vous attend avec la musique !

ADOLPHE.

Moi ?

CÉCILE, à part.

Ciel ! C'est lui !

ADOLPHE, même jeu.

Elle ! J'en mourrai.

L'INSTITUTEUR.

Veillez appuyer un peu à gauche, de façon à vous trouver bien en face de mes musiciens. Comme ceci... je vous remercie.

ADOLPHE.

Qu'est-ce qu'on va me faire ?

L'INSTITUTEUR.

Une, deux !

LA FANFARE CHORALE.

Mesures de cuivres et de solfège alternées.
Honneur, honneur au sous-préfet,
Sa vu' nous fait *(bis.)*
Le plus immense des effets.

ADOLPHE.

Pardon, pardon, il doit y avoir erreur.

MONTMOREAU.

Qu'est-ce qu'ils disent ?

L'INSTITUTEUR

Pardon, en effet, il y a erreur... veuillez retourner vos cartons, messieurs, et reprendre... Une, deux !

LA FANFARE CHORALE.

Honneur, honneur à l'invité !
Il est coquet *(bis.)*
Comme son nom nous l'indiquait.

ADOLPHE, arrêtant la fanfare. A l'instituteur.

Pardon, c'est bien à Chantilly que je suis descendu ?

L'INSTITUTEUR.

Parfaitement, monsieur.

ADOLPHE.

Ah ! bon ! J'avais peur de m'être trompé de ligne et d'être à Charenton.

TOUS.

Charmant ! Exquis !

ADOLPHE.

Mais je vous en prie, messieurs, reprenez.

L'INSTITUTEUR, aux fanfaristes.

Une ! deux !

Reprise du chœur.

ADOLPHE, à Jeannette.

Je ne comprends pas du tout ce qui m'arrive.

JEANNETTE, à part.

Pour un homme qu'on fait tant de chichis pour lui, il n'est pas épatant.

MONTMOREAU.

Mon cher Gavarin, vous devinez à la solennité de cet accueil, le cas que je fais de votre mérite et la joie que j'ai de vous compter parmi mes hôtes. (Reprise de la fanfare.) Je n'ai pas terminé. (La fanfare s'arrête.) Puisse ma maison vous plaire et le pays vous séduire assez pour que vous ne les quittiez jamais.

LE BRIGADIER.

Le discours il est fini.

L'INSTITUTEUR, aux fanfaristes.

Une ! deux ! (Reprise du chœur. Sur un signe d'Adolphe,

(l'instituteur arrête la fanfare.) Attendez, il va parler.

MONTMOREAU.

Parlez sans crainte, Gavarin, et confiez-nous vos impressions.

ADOLPHE.

Elles sont très simples. Il me semble que je rêve, que je marche sur des nuages, guidé par le sourire gracieux de mademoiselle votre fille.

MONTMOREAU.

Charmante figure !

ADOLPHE.

Oh ! oui... et j'attends sans impatience, l'inévitable réveil.

TOUS.

Bravo ! bravo !

MONTMOREAU.

Gavarin, vous avez une âme de poète.

ADOLPHE.

Oui, ça, c'est vrai.

La fanfare reprend.

L'INSTITUTEUR.

Quand on mène les « pur-sang » à la rivière d'Auteuil, pourquoi ne mènerait-on pas Pégase sur les sommets du Pinde ?

ADOLPHE.

Vous me plaisez. Vous êtes aussi sur un petit nuage, vous faites partie de mon rêve, vous me plaisez !

L'INSTITUTEUR.

Trop aimable... J'aurai l'honneur de vous revoir au champ d'entraînement, où devant la foule des invités, nous vous saluerons encore.

LE BRIGADIER, aux fanfaristes.

Et toujours sur le même air.

ADOLPHE, à part.

Ah ! non ! Ah ! zut !

L'INSTITUTEUR.

Mais comment donc !.. (Faisant passer le brigadier devant lui.) Je vous en prie, brigadier... Une ! deux !

Musique.

Sortie générale. — Restent en scène Adolphe, Cécile et Montmoreau.

MONTMOREAU.

Vous devez avoir hâte de visiter mes écuries ?

ADOLPHE.

Si vous y tenez, j'irai avec plaisir, mais je vous avoue que je n'y ai jamais songé. Je suis venu pour...

MONTMOREAU.

Merci ! Exquise insouciance ! Eh bien donc, je vais prendre Despardeaux et rejoindre avec lui mes invités au champ d'entraînement. Ma fille Cécile vous indiquera vos appartements...

CÉCILE.

Oui, papa.

MONTMOREAU.

Et me remplacera auprès de vous. A tout à l'heure ! Merci encore d'être venu à nous.

ADOLPHE.

Monsieur, je n'espérais pas vous être aussi agréable. Je suis venu pour...

MONTMOREAU.

Merci !.. (A Cécile.) Comment le trouves-tu ?

CÉCILE.

Idéal.

MONTMOREAU.

Tâche qu'il ne nous quitte pas.

CÉCILE.

J'essaierai.

Montmoreau sort.

SCÈNE III

ADOLPHE, CÉCILE.

ADOLPHE, rêveur.

Pour qui me prennent-ils ? (Haut.) Ah ! mademoiselle, moi qui osais à peine lever les yeux jusqu'à vous, recevoir un accueil aussi flatteur... ma surprise...

CÉCILE.

Ne parlons pas de cela ! On nous décerne simplement les honneurs qui vous sont dus, voilà tout !

ADOLPHE, à part.

Ils me prennent pour un sous-préfet ou quelque chose d'appréchant. (Haut.) Mademoiselle, je serai franc. Permettez-moi de vous dire que mon ingrate profession...

CÉCILE.

Ne dites pas de mal de votre profession ; ici, nous la tenons en haute estime.

ADOLPHE.

Vous êtes bien indulgente !.. On va rarement à la fortune...

CÉCILE, souriant.

Dites plutôt qu'on y court.

ADOLPHE, à part.

Qu'on y court?... Qu'est-ce que je puis bien être ?

CÉCILE.

Ce que j'ai été surprise quand je vous ai vu entrer tout à l'heure ! Quelle joie pour moi, quand j'ai appris que vous étiez Gavarin !

ADOLPHE, sans comprendre.

Ah ?

CÉCILE, froissée de son indifférence.

Ah ! quel drôle d'amoureux vous faites.

ADOLPHE, avec embarras.

Mademoiselle, j'ai une nature tendre et sensible... votre contact m'affole... et puis...

CÉCILE.

Et puis ?

ADOLPHE.

Et puis le sentiment de mon indignité...

CÉCILE.

Vous êtes un fou, un grand fou !

ADOLPHE, avec modestie.

Je ne mesure qu'un mètre 67.

CÉCILE.

Eh bien, un fou moyen, mais un fou. Maintenant que vous êtes chez nous, vous vous déciderez bien à me faire la cour ?

ADOLPHE, résigné à ne pas comprendre.

Pourquoi ruiner de mes mains le bonheur qui s'offre à moi ?

CÉCILE.

Evidemment, ce serait absurde !

ADOLPHE, à part.

Tant pis, je ne cherche plus à comprendre. (Haut.)
Écoutez, pensée de ma vie, je jette sur les consé-
quences de cette aventure, le voile épais du parti
pris.

CÉCILE.

Comme il parle bien quand il s'anime !

ADOLPHE.

Et je m'abandonne au destin moqueur. En chemin
de fer, j'ai composé pour vous...

CÉCILE.

Des vers ?..

ADOLPHE.

Un madrigal acrostiche.

CÉCILE.

Que ce doit être beau !

ADOLPHE.

Oui!.. c'est l'élan d'un cœur vierge ! (Tirant un pa-
pier de sa poche.) Le voici. Voici l'élan... Vous per-
mettez ?

CÉCILE.

Non. Lisons-le ensemble.

Duetto.

ADOLPHE, tient son papier à la main.

Tous les deux lisent.

Un acrostiche est un petit poème
Où chaque vers commence gentiment
Par une lettre empruntée hardiment
Au nom chéri de la femme qu'on aime.

CÉCILE.

Lisez, lisez, votre petit poème !

ADOLPHE.

C'est donc par un C
Que j'ai commencé,
Écoutez !

C — Chaste abrégé des merveilles des cieux.

CÉCILE.

Lisons, lisons vite,
Un E vient ensuite.

ADOLPHE.

E — Eve aux doux yeux, pastel délicieux.

CÉCILE.

Puis encore un C
En tête est placé.

ADOLPHE.

C — Candide enfant aux traits angéliques.

CÉCILE.

Dieu que c'est joli !
Après vient un I.

ADOLPHE.

I — Il me faudrait pour te dépeindre mieux...

CÉCILE.

L. et puis E
Ce sera terminé.

ADOLPHE.

L — Le verbe d'or de nos grands romantiques.

E — Et Doña Sol eût envié tes yeux.

CÉCILE.

Doña Sol... Et pourquoi ?

ADOLPHE.

Lisez, lisez le renvoi (*ter*).

CÉCILE, lisant au bas de la page.

Jeune étrangère adorée d'un héros
Qui n'a jamais connu Cécile Montmoreau !

ENSEMBLE.

C. E. C. I. L. E.

Le nom chéri de la femme ^{que j'aime} _{qu'on aime} (ter).

Est au fronton de ^{mon} _{son} tendre poème.

C. E. C. I. L. E. (bis).

A deviner ce n'est pas difficile,
Car c'est le nom, le doux nom de Cécile.

C. E. C. I. L. E.

Ça fait Cécile (bis).

CÉCILE, s'emparant du papier.

Il est à moi ! Je le garde ! Je le relirai souvent !

ADOLPHE.

C'est comme Ruy-Blas, c'est une excellente lecture.

CÉCILE, qui a retourné le papier par mégarde, lisant.

Par devant Maître Godefroy et son collègue, notaires...

ADOLPHE.

Vous vous trompez de côté. C'est comme les fanfaristes !

CÉCILE.

Tiens, ce papier sort de l'étude du notaire de papa !

ADOLPHE.

Oui, je l'y ai pris.

CÉCILE.

Vous y allez donc souvent ?

ADOLPHE, distrait.

Parbleu!

CÉCILE.

Ah! vous donnez dans ce monde des gribouilleurs que j'exécère?

ADOLPHE.

Non, non... Non... c'est-à-dire... j'y donne sans y donner... (A part.) Je m'enfonce.

CÉCILE.

Comment cela?

ADOLPHE.

Je... je vais voir à cette étude, un cousin à moi qui est second clerc.

CÉCILE.

Pouah!

ADOLPHE, à part.

Ça y est! je n'ai pas raté mon effet.

CÉCILE.

Quelque sale gratte-papier!

ADOLPHE.

Oui, mademoiselle... un ignoble gratte-papier.

CÉCILE.

La tare de votre famille!

ADOLPHE.

La tare... oui, mademoiselle.

CÉCILE.

A quel point vous devez le mépriser!

ADOLPHE.

Comme la boue de mes souliers... mademoiselle... (A part.) Je m'enfonce... je m'enfonce de plus en plus.

CÉCILE.

Parlons d'autre chose, voulez-vous ?

ADOLPHE.

Très volontiers.

CÉCILE.

Vous faites bien les vers !

ADOLPHE.

J'ai été couronné à Toulouse.

CÉCILE.

Vraiment ? Il vaut mieux que ce soit arrivé à vous qu'à votre cheval.

ADOLPHE, subitement éclairé.

A mon cheval ? Vous dites : à mon cheval ?

CÉCILE, étonnée.

Oui ?

ADOLPHE, comprenant tout à fait.

Ils me prennent pour mon cousin, j'en suis sûr.

CÉCILE.

Allons, mon poète, un acrostiche vaut un baiser. (Adolphe va pour lui prendre la main.) Non, mieux que cela.

ADOLPHE, avec transport.

Et je dissiperais son erreur ? Jamais ! (L'embrassant.) Je vous aime, je m'appelle Gavarin ! et je suis jockey ! je suis jockey !

SCÈNE IV

LES MÊMES, MONTMOREAU.

MONTMOREAU.

Eh bien, ma chère enfant, je vois que tu t'occupes

énergiquement de faire apprécier à Gavarin le charme de notre hospitalité!

CÉCILE.

Oh! ne me gronde pas, mon petit papa. Si tu savais... c'est tout un roman...

ADOLPHE, à part.

J'ai le trac des chapitres suivants!

MONTMOREAU.

Vous vous connaissez donc?

CÉCILE.

Oui, papa, je l'aimais sans savoir qui il était.

MONTMOREAU.

Et maintenant?

CÉCILE.

Maintenant, je l'adore.

MONTMOREAU.

Je comprends cette fascination singulière exercée par l'homme de cheval sur l'imagination des jeunes filles; mais c'est égal, mon cher Gavarin, vous allez un peu vite en besogne!

ADOLPHE.

Monsieur Montmoreau, je suis désolé et je sais ce qui me reste à faire. Je vous présente mes adieux.

MONTMOREAU.

Mais pas du tout. Restez et contenez-vous; piaffez, et ne bondissez pas...

ADOLPHE.

Je ne peux pas... je bondirais!... J'aime mieux partir.

CÉCILE.

Comme il m'aime!

MONTMOREAU.

Et moi, je veux que vous restiez. Je vais même plus loin... si vous me gagnez dimanche le grand steeple, ma fille est à vous.

CÉCILE.

Oh! papa, que tu es bon!

ADOLPHE, troublé.

Comment! Vous voudriez que moi, je gagne le grand prix... à cheval?

MONTMOREAU, riant.

Naturellement! Pas à âne!

ADOLPHE, résigné.

Bien!... Bien!... nous en reparlerons si vous voulez bien.

MONTMOREAU.

Mais c'est aujourd'hui jour de fête. Tous mes invités sont sur la pelouse et je leur ai promis... tu sais, Cécile?

CÉCILE.

Oui, et ce sera pour nous une grande joie.

ADOLPHE.

Quoi donc?

MONTMOREAU.

Mon cher Gavarin, vous allez faire un galop d'essai sur *Fulgurant*, mon terrible pur-sang.

ADOLPHE, épouvanté.

Permettez... je ne suis pas préparé.

CÉCILE.

Vous n'allez pas refuser?

ADOLPHE.

Mais si!

MONTMOREAU.

Ce serait une trahison.

ADOLPHE, à part.

Mais je vais me faire casser la figure. ! (Haut.) Dans ce costume...

MONTMOREAU.

Vous plaisantez ! Vous trouverez là-bas le vestiaire des jockeys et une tenue neuve à mes couleurs.

ADOLPHE, à part.

La fuite devient nécessaire.

CÉCILE.

Si vous hésitez plus longtemps, je croirai que vous ne m'aimez pas.

ADOLPHE.

Mais, mademoiselle..

CÉCILE.

Vous monterez *Fulgurant* ou j'abandonne nos doux projets.

ADOLPHE, à part.

C'est le supplice de Bucéphale ! ou peut-être de Mazeppa !

MONTMOREAU.

Allons, mon cher, si ce n'est pas pour moi, faites-le pour ma fille.

CÉCILE.

Allons...

ADOLPHE.

Eh bien, écoutez... pour mademoiselle, pour obtenir une fois de plus le sourire de ses jolis yeux... je veux bien faire un petit tour... mais... un tour... au pas.

MONTMOREAU, riant.

C'est ça... c'est ça... un tour au pas... (A Cécile.)
Fulgurant, un tour au pas, tu le connais...

CÉCILE, riant.

C'est une plaisanterie. (A Adolphe.) Vous aimez à vous faire prier.

ADOLPHE, que le rire gagne.

Non, mademoiselle. J'essaie de résister à la destinée, mais hélas! je le vois bien, mes efforts sont inutiles.

CÉCILE.

Quel beau spectacle et comme je vais être fière. Je veux moi-même, vous tenir la bride...

ADOLPHE.

Tout le temps?

CÉCILE, éclatant de rire.

Mais non... au départ...

ADOLPHE, riant aussi.

Au départ seulement?

MONTMOREAU, se tordant.

Quel farceur, ce Gavarin!

ADOLPHE, même jeu.

Je suis farceur dans l'âme... je vais peut-être vous faire la farce de tomber...

CÉCILE.

Ce serait tordant!

ADOLPHE, à part.

Je ne m'enfonce plus... Je suis submergé.

MONTMOREAU, riant toujours.

Allons, mon cher, allons au champ... d'entraînement!

Ils sortent de gauche, troisième plan, en se tenant les côtes.

SCÈNE V

GAVARIN, JEANNETTE.

GAVARIN, entrant de droite, un peu gris.

Voyons ! On m'a dit : la première villa au bout de cette allée... j'y suis ! (Il va à la porte de la villa et sonne. — Un temps.) Paquita m'attend au café de la gare où le patron voulait me faire payer vingt francs parce que j'ai crevé son drap de billard. Je lui ai toujours donné un de ces coups de poing dans le nez comme à-compte... Paquita a trouvé ça très drôle... Y a donc personne ?... Elle est comme moi, Paquita, elle ne serait pas fâchée que ce Montmoreau me couvrit d'or.

JEANNETTE, sortant.

Monsieur demande ?

GAVARIN.

Je demande M. Montmoreau, mon enfant !

JEANNETTE.

M. Montmoreau n'est pas ici : il est sur son champ d'entraînement...

GAVARIN.

Eh bien, allez lui dire que Gavarin l'attend !

JEANNETTE.

C'est bon ! je vas le prévenir.

Elle prend sur la fenêtre un appareil de téléphone portatif et sonne.

GAVARIN.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

JEANNETTE.

C'est le téléphone avec le champ d'internement!

GAVARIN.

Ah! C'est très commode!

JEANNETTE.

Ça vous étonne qu'on ait ça ici! On est à la campagne. Mais on n'est pas des paysans! (sonnerie.) T'nez, v'là qu'on répond... trois coups... c'est M. Montmoreau.

GAVARIN.

Bon!

JEANNETTE, parlant dans le téléphone.

Allo! monsieur... C'est M. Gavarin! (Écoute.) Je vas lui demander. (A Gavarin.) Il demande si vous venez pour toucher les dix-sept mille francs?

GAVARIN, ébloui.

Toucher dix-sept mille francs? Une aussi forte avance?... Evidemment, au fond, c'est un peu pour ça que je viens... mais...

JEANNETTE, au téléphone.

Monsieur, au fond, c'est pour ça qu'il vient. (A Gavarin, raccrochant l'appareil.) Bien!... Il dit que vous attendiez un moment.

GAVARIN.

Bonne maison, ici! De l'argent et de jolies femmes. (Il pince la taille de Jeannette.) Sais-tu que tu es gentille?

JEANNETTE.

Je n' dis pas non!

GAVARIN.

Quand je serai de la maison, je te ferai la cour.

JEANNETTE.

Pardon, monsieur... c'est-y pour le bon motif?

GAVARIN, la lutinant.

Pas tout à fait. C'est pour le meilleur.

JEANNETTE.

Bon... ça va bien... comme ça vous pouvez m'aiguicher ! Ç'aurait été pour le bon motif, je vous aurais dit non tout de suite.

GAVARIN.

Vraiment !

JEANNETTE.

Ben entendu!... J'sommes déjà mariée !

GAVARIN.

Parfait. Ça me va. On fera plus ample connaissance.

JEANNETTE.

Oui... on se dira comment on s'appelle !

GAVARIN.

C'est ça... vaut toujours mieux savoir les noms.

JEANNETTE.

Oui.

GAVARIN.

Je vais te dire qui je suis.

JEANNETTE.

Je vous écoute.

Couplets.

I

GAVARIN.

Apprends, paysanne attentive,
Que celui qui te fait la cour
A droit en matière sportive,
D'être dit le héros du jour.

J'ai monté Tilbury, Magloire,
 Artémis II, Minting, Destin,
 Et tous ont connu la victoire
 Grâce à moi, je suis Gavarin.

JEANNETTE.

Et moi, monsieur, je suis Jeannette
 Servante ici de c'moment-ci,
 Et j'n'ai jamais monté qu'une bête...

GAVARIN, parlé.

Laquelle?

JEANNETTE.

Un p'tit ân' à Montmorency.

II

GAVARIN.

Mais je connais d'autres prouesses
 Que les victoires sur le turf,
 Et sur le chapitre tendresses
 Ma chère, je suis des plus urfs.
 A trois dam's de ma connaissance,
 Deux fois par jour sans me vanter
 Je puis chanter même romance
 De manière à les contenter.

JEANNETTE.

Eh bien, monsieur, foi de Jeannette,
 Vous paraissez fort et hardi,
 Mais c'est bien joli si vous faites...

GAVARIN, parlé.

Quoi donc?

JEANNETTE.

Le quart de c'que vous m'avez dit!

GAVARIN.

Ah! petite coquine!

JEANNETTE.

Pardon, vous voulez-t'y me pincer?

GAVARIN.

Bien sûr.

JEANNETTE.

Alors, vous viendrez dans la maison... c'est toujours plus convenable.

Elle rentre dans la maison.

GAVARIN.

Elle est drôle, cette petite!

SCÈNE VI

GAVARIN, MONTMOREAU.

MONTMOREAU, très affairé.

On vient de me prévenir de votre arrivée, monsieur.

GAVARIN.

Monsieur Montmoreau, sans doute?

MONTMOREAU.

Oui, monsieur... Je suis tout disposé à vous payer... Avez-vous préparé le reçu?

GAVARIN, étonné.

Non, monsieur. J'ignorais... et j'ignore encore de quelle somme vous voulez bien avoir la bonté de disposer... alors..

MONTMOREAU.

De dix-sept mille francs naturellement.

GAVARIN, à part.

Il paie d'avance... et un gros chiffre! Quelle veine!

(Haut.) Je vais vous préparer le reçu, monsieur Montmoreau... ce ne sera pas long!...

MONTMOREAU, lui désignant le pavillon au premier plan à droite.

Entrez là!... Je reviens avec l'argent!

GAVARIN.

Oh! ne vous pressez pas, monsieur Montmoreau.

MONTMOREAU.

En m'attendant, vous vérifierez les comptes de mes fermages.

GAVARIN.

Ah! il faut que... (Riant bêtement.) Je vois ce que c'est... vous payez largement, mais vous en voulez pour votre argent!

MONTMOREAU.

Naturellement!

GAVARIN.

C'est bon, monsieur Montmoreau, on s'efforcera de vous plaire... Mais dites donc, vous ne me demandez pas aussi de faire votre cuisine?

Il entre en riant dans le pavillon.

MONTMOREAU, avec mépris.

Voilà bien l'esprit des gens de la basoche! Pouah! je vais rejoindre mes invités... Cet imbécile attendra.

Il sort par la gauche. La scène reste vide un instant, puis Eugénie, Raoul, Alfred toujours en faubouriens.

SCÈNE VII

EUGÉNIE, RAOUL, ALFRED, puis GODEFROY.

EUGÉNIE, rentrant vivement.

Venez donc, lambins, il faut que je vous parle avant que le tabellion nous ait rejoints.

RAOUL, entrant.

Pourquoi ?

ALFRED, id.

Qu'y a-t-il ?

EUGÉNIE.

A table, à cette auberge, vous n'avez pas été du tout dans la note!... Un vrai menu de café anglais.

RAOUL.

Tiens, nous avons faim !

ALFRED.

Nous n'allions pas manger des radis et du beurre.

EUGÉNIE.

Le tabellion a des doutes... il faut frapper un grand coup ou je perds le legs.

RAOUL.

Que comptez-vous faire ?

ALFRED.

Dites-le.

EUGÉNIE.

Chut ! le voici, il vient de payer l'addition.

GODEFROY, entrant.

Mais vous êtes fous ! Vous entrez dans une propriété privée.

EUGÉNIE.

T'inquiète pas, on a son plan.

GODEFROY.

C'est bien, mais... vous savez... je viens de payer l'addition... Cent vingt-sept francs pour quatre, je trouve ça raide.

RAOUL.

De quoi ? T'es regardant avec des copains ?

ALFRED.

T'es déjà saoul de nos billes ?

EUGÉNIE.

Tu me dégoûtes !

GODEFROY.

Je ne suis pas saoul de vos billes, mais j'ai éprouvé une grande déception.

TOUS.

Pour de quoi ?

GODEFROY.

Je propose un saladier de vin chaud, M. Sans-Scrupule me demande si j'ai perdu mon aimant ; je commande des frites et une omelette à l'absinthe, M. la Terreur me demande si j'ai vu la ferme. Vraiment, messieurs, c'est à se demander si vous êtes bien vraiment ce que vous prétendez être... et si j'ai effectivement l'honneur d'avoir lié connaissance avec des repris de justice.

EUGÉNIE.

Tu te méfies de nous ?

GODEFROY.

Un peu.

EUGÉNIE.

Eh bien ! tu vas voir si on n'est pas de vrais cam-

bricoleurs! Les aminches et moi, nous allons faire un coup.

RAOUL, à part.

Hein ?

ALFRED, à part.

Elle est folle !

GODEFROY, un peu inquiet.

Quel coup ?

EUGÉNIE, bas.

On va cambrioler la cambuse à Montmoreau.

RAOUL et ALFRED, à part.

Qu'est-ce qu'elle a dit ?

EUGÉNIE, bas.

Tu vas nous aider dans le turbin !

GODEFROY, à part.

Dans le turbin ! Elle est exquisite ! (Haut.) Je ne peux pas... ma situation officielle... non... oh ! non...

EUGÉNIE.

T'es bête... t'es notaire...

GODEFROY.

Précisément.

EUGÉNIE.

Eh ben ! que tu barbotes comme ça ou autrement...

Rires.

GODEFROY.

Permettez... au nom de la corporation..

RAOUL.

Ferme, mon vieux !

ALFRED.

Mets un bouchon.

EUGÉNIE.

Si tu cambrioles, je t'aime.

GODEFROY, à part.

Elle m'affole ! (Haut.) Eh bien soit, je me joins à vous. (A part.) Je laisserai de l'argent sur toutes les cheminées.

EUGÉNIE.

Ça va ! Sans-Scrupule et La Terreur, chargez-vous de la villa. Nous deuss, eul'notaire et moi, on dévalise eul'pavillon.

RAOUL, à Alfred.

Il en fait une gueule !

ALFRED.

Et moi, donc !

RAOUL, à Godefroy.

Tu es bien décidé, vieille frappe !

GODEFROY.

Oui.

RAOUL.

Tu te lances dans la carrière ?

GODEFROY.

Oui.

EUGÉNIE.

Tu tâcheras d'en être digne ?

GODEFROY.

Oui. (A part.) Ils me donnent froid dans le dos, mais ils sont pittoresques.

Quartette.

EUGÉNIE.

Notaire, as-tu dans l'âme
Les vertus que réclame,

La spécialité ?
La rapidité,
L'élasticité ?

RAOUL, ALFRED.

Notaire, as-tu dans l'âme
Un sang-froid inouï ?

GODEFROY, tremblant.

Oui, oui, oui !

EUGÉNIE.

Dans le cas d'une alerte,
Trembleras-tu, crénom ?

GODEFROY, claquant des dents.

Non, non, non.

RAOUL, ALFRED.

Il a l'air d'avoir peur,
Il faut qu'il se retire.

GODEFROY.

Peur ! Moi ? Vous voulez rire
J'ai, je m'en vais vous dire,
Bien moins que la peur (*bis*)
Un tout petit trac d'amateur.

ENSEMBLE.

Mystère et silence,
Beaucoup de prudence,
Voilà bien, je pense,
En cette occurrence
Ce qu'il faut savoir (*bis*).
L'heure est favorable,
L'endroit convenable,
Le succès probable,
Tout retard blâmable,
Amis, au revoir (*bis*).

EUGÉNIE.

Au signal classique
Qu'ici l'on applique,
Essayons pour voir
Si l'on va savoir.

Raoul et Alfred, disparaissent à gauche, Eugénie et Godefroy à droite.

EUGÉNIE, dans la coulisse.

Pi... ouït...

RAOUL et ALFRED, id.

Pi... ouït...

Ils reviennent en scène et groupés tous les quatre reprennent.

Mystère et silence, etc.

Après la reprise, Eugénie et Godefroy se dirigent vers le pavillon. — Godefroy sort le premier.

EUGÉNIE, à part.

Cette fois, j'aurai le legs Picquerond.

Elle disparaît. Raoul et Alfred font mine de pénétrer dans la villa.

RAOUL.

Dis donc ?

ALFRED.

Quoi ?

RAOUL.

J'ai idée qu'ils vont...

ALFRED.

Quoi ?

RAOUL.

Oublier de cambrioler.

ALFRED.

C'est mon avis.

RAOUL.

Si on reste ici, on aura l'air poires.

ALFRED.

J'allais le dire.

RAOUL.

Eugénie abuse.

ALFRED.

Elle abuse.

RAOUL.

Mais je tiens à elle...

ALFRED.

Moi aussi.

RAOUL.

Alors, concilions notre dignité...

ALFRED.

Avec notre béguin.

RAOUL.

Allons faire un poker au café de la gare.

ALFRED.

Et nous reviendrons tout à l'heure.

Ils allument un cigare et se donnent le bras pour sortir.

RAOUL.

Il y a de la boue !

Il relève son pantalon.

ALFRED.

Moi aussi !

Il l'imito. Sortie.

SCÈNE VIII

CÉCILE, MONTMOREAU, puis GAVARIN.

On entend au loin les accords de la fanfare. — Cécile et Montmoreau entrent précipitamment de gauche.

CÉCILE, avec émotion.

Ah ! papa... quel spectacle inoubliable ! J'en suis toute tremblante !

MONTMOREAU.

Ce Gavarin n'est pas un homme, c'est un Centaure.

CÉCILE.

Je ne puis le regarder sans émotion.

MONTMOREAU.

Voilà trois tours de piste qu'il fait sans s'arrêter.

CÉCILE.

Il va comme le vent. On dirait que son cheval est emballé !

MONTMOREAU, regardant au loin.

Mais non, voilà son cheval qui s'arrête ! Il met pied à terre. On l'acclame !

Cris : Vive Gavarin ! — La fanfare redouble d'ardeur.

SCÈNE IX

MONTMOREAU, CÉCILE, puis LE BRIGADIER,
L'INSTITUTEUR, LES FANFARISTES,
ADOLPHE.

La fanfare se rapproche.

MONTMOREAU.

Le voici ! Quelle démarche modeste dans le triom-
phe !

CÉCILE, emballée.

Il est épatant !

Entrée des fanfaristes et de la foule. Chœur — Musique.

ADOLPHE, entrant en tenue de jockey, s'éventant avec son
mouchoir. La fanfare cesse de jouer. — A part.

Ouf !

Je viens de l'échapper belle.
Je viens de dessous ma selle.

Rondeau.

I

ADOLPHE.

Ah, mademoiselle !
Enfin c'est fini.
L'épreuve était belle,
Je m'en suis sorti.
Oui, je suis en selle
Resté jusqu'au bout

Mais j'ai de mon zèle
Des preuves partout !

CÉCILE.

Rien ne l'intimide,
Il est valeureux,
Ecuyer splendide
Et prodigieux
Je sens un secousse
M'atteindre jusqu'au cœur,
Mais elle m'est douce.
Ah ! c'est du bonheur !

II

ADOLPHE.

Ah ! mademoiselle,
Quels bonds et quels sauts !

CÉCILE.

Quelle allure en selle,
Mon Dieu qu'il est beau !

ADOLPHE.

Cheval fantastique
Sans le retenir,
Pour moi je m'applique
A me bien tenir.

CÉCILE.

Qui n'a pas vu prendre
Ce galop d'essai
Ne saurait comprendre
Un pareil succès.

ADOLPHE.

A la fin, la bête
Calme son ardeur.

CÉCILE.

Lasse elle s'arrête,

ADOLPHE.

J'étais son vainqueur.

Reprise avec les chœurs et les personnages en scène.

CÉCILE.

La chose est réelle,
Il s'en est sorti.
L'épreuve était belle,
Enfin c'est fini.
Quelle allure en selle.
Oh ! qu'il monte bien !
J'aime un pareil zèle,
Vive Gavarin !
Rien ne l'intimide.
Il est valeureux,
Ecuyer splendide
Et prodigieux
Je sens un' secousse
M'allant jusqu'au cœur,
Mais elle était douce.
Ah ! c'est le bonheur !

MONTMOREAU, LE BRIGADIER.

La chose est réelle,
Il s'en est sorti
L'épreuve était belle,
Enfin, c'est fini.
Quelle allure en selle !
Ah ! qu'il monte bien !
J'aime un pareil zèle,
Vive Gavarin !
Rien ne l'intimide,

Il est valeureux.
 Ecuyer splendide
 Et prodigieux,
 Il va sans secousse,
 Mène, plein d'ardeur,
 La bête, la pousse,
 Puis en est vainqueur.

ADOLPHE.

Ah ! mademoiselle,
 Je m'en suis sorti.
 L'épreuve était belle,
 Enfin c'est fini !

Etc.

TOUS.

Bravo ! bravo !

MONTMOREAU.

Mon cher, mon noble Gavarin, quand l'art du jockey parvient à cette perfection, il dépasse l'équitation pour atteindre à la voltige...

ADOLPHE.

Vous croyez ?

TOUS.

Bravo ! bravo !

MONTMOREAU.

Au moment d'arriver à la haie, quand vous avez disparu de la selle pour sauter l'obstacle, attaché au ventre de *Fulgurant*...

LE BRIGADIER.

Des larmes d'attendrissement ont coulé de mes yeux.

CÉCILE.

Et à la rivière, papa ! Quand M. Gavarin quittant sa selle d'un bond, est allé attendre la bête de l'au-

tre côté de la haie, pour retomber gracieusement sur son encolure qu'il n'a plus quittée jusqu'au poteau...

LE BRIGADIER.

Cela tient du prodige!

TOUS.

Vive Gavarin!

ADOLPHE.

Que vous êtes bonne, mademoiselle! Moi, je ne me suis aperçu de rien... j'allais si vite!

MONTMOREAU.

Mon cher, je vous renouvelle formellement ma promesse. La présence de la fanfare lui donne une grande solennité. Gagnez-moi dimanche, le grand steeple et ma fille est à vous.

ADOLPHE.

Ah! monsieur! après ce que j'ai fait aujourd'hui, rien ne me paraît impossible.

L'INSTITUTEUR.

En route, monsieur Gavarin! La population massée sur la place vous attend pour vous adresser aussi des félicitations... et toujours sur le même air!

ADOLPHE.

Elle est également bien bonne, la population! (Il s'éponge.) Ne pourrais-je enlever mes bottes, maintenant?

CÉCILE, avec admiration.

Oh! non, elles vous vont si bien! Appuyez-vous sur mon bras.

ADOLPHE.

Avec joie, mademoiselle.

MONTMOREAU.

Allez! allez! je vous rejoins tout à l'heure.



L'INSTITUTEUR.

Reprenons, messieurs... une... deux...

Sortie générale.

SCÈNE X

MONTMOREAU, PAQUITA.

MONTMOREAU, seul.

Il est décidément très bien ce jockey... Quelle modestie! Il n'y a vraiment que les hommes célèbres pour être aussi simples!

PAQUITA, entrant de droite.

Je n'y tiens plus! Il faut que je sache ce qu'est devenu mon chéri.

MONTMOREAU, l'apercevant.

Tiens! quelle est cette jolie personne?

PAQUITA.

Pardon, monsieur...

MONTMOREAU.

Mademoiselle?

PAQUITA.

Je cherche la propriété de M. Montmoreau.

MONTMOREAU.

Vous y êtes, mademoiselle.

PAQUITA.

Parfait. Il faut que je parle à M. Gavarin.

MONTMOREAU.

A Gavarin! Vous vous intéressez au sort de notre Gavarin?

PAQUITA.

Un peu.

MONTMOREAU.

Et pourrais-je savoir à quel titre ?

PAQUITA.

Mais... parce que je suis sa maîtresse.

MONTMOREAU.

Sa maîtresse ! Il a une maîtresse ! Ah ! le coquin !
Ecoutez, mademoiselle, j'irai droit au but. Je suis
M. Montmoreau.

PAQUITA, à part.

Son patron ! Aïe ! gaffe !..

MONTMOREAU.

Et je suis enchanté du hasard qui nous réunit. J'ai
quelque chose à vous dire.

PAQUITA.

De sa part ?

MONTMOREAU.

De sa part et de la mienne. Vous promettez d'être
calme ?

PAQUITA.

Oui... pourquoi ?

MONTMOREAU.

Gavarin est fiancé à ma fille.

PAQUITA.

Gavarin se marie !.. Ah !

Elle tombe dans les bras de Montmoreau.

MONTMOREAU.

Mademoiselle... mademoiselle... vous prenez ça
très mal. Je m'engage à vous donner un joli petit
cadeau de rupture.

PAQUITA, se remettant subitement.

Un joli cadeau?.. Ça va mieux! Ça va mieux!

MONTMOREAU.

Si vous voulez bien me faire le plaisir de vous en aller, vous toucherez demain une somme de dix mille francs, dans l'étude de Maître Godefroy, 17, rue Caumartin.

PAQUITA.

Dix mille balles!.. Adieu, monsieur.

MONTMOREAU.

Vous ne le reverrez jamais?

PAQUITA.

Dix mille balles!.. Jamais, monsieur.

MONTMOREAU.

Un mot encore... vous n'avez pas d'enfants?

PAQUITA, à part.

Tiens, tiens, ça augmenterait le chiffre. (Haut.) Si monsieur, j'en ai.

MONTMOREAU.

Combien?

PAQUITA, résolument.

Onze.

MONTMOREAU.

Onze! Diable! Quelle famille! Ecoutez, je porte la somme à cinquante mille francs, mais vous vous chargerez des onze enfants.

PAQUITA.

Cinquante mille balles! Je m'en charge, monsieur. Adieu, monsieur, adieu pour toujours. N'oubliez pas la galette et je tiendrai ma parole.

MONTMOREAU, avec émotion.

Vous n'êtes qu'une grue, mon enfant, mais vous avez de la délicatesse.

PAQUITA.

Adieu, monsieur.

Sortie.

SCÈNE XI

MONTMOREAU, ADOLPHE.

MONTMOREAU.

Onze enfants ! Qui aurait cru ça d'un homme de si chétive apparence !

ADOLPHE, entrant.

Je me suis échappé en prétextant la fatigue.

MONTMOREAU.

Vous arrivez à propos : je viens de voir votre maîtresse.

ADOLPHE, ahuri.

Ma maîtresse ? Mais je n'ai pas de maîtresse.

MONTMOREAU.

J'ai tout arrangé ! Je lui donne cinquante mille francs et elle ne vous cramponnera plus jamais.

ADOLPHE.

Je vous crois !

MONTMOREAU.

Je ne trouve pas la somme excessive... elle se charge de vos onze enfants.

ADOLPHE, de plus en plus ahuri.

De mes onze enfants ?

MONTMOREAU.

Voyons, puisque je vous dis que je sais tout ! Elle les élèvera à ses frais.

ADOLPHE.

Bon... bon... ça y est... Je veux bien, moi...

MONTMOREAU.

Ça ne vous fait rien, de quitter vos enfants ?

ADOLPHE.

Oh ! rien du tout !

MONTMOREAU.

Je vois ce que c'est... vous n'êtes pas sûr qu'ils soient tous de vous ?

ADOLPHE.

A vous dire vrai, je n'en suis pas bien sûr en effet.

SCÈNE XII

LES MÊMES, GAVARIN, entrant.

MONTMOREAU.

Ah ! vous voilà, vous ?

GAVARIN.

J'ai terminé vos gribouillages, monsieur.

ADOLPHE.

Gavarin ! Ça y est ! je suis fichu !

GAVARIN.

Tiens, le cousin Adolphe !.. Ça va bien ?

Il lui serre la main.

ADOLPHE, embarrassé.

Très bien, merci. (Il lui serre la main. A part.) Ça devait arriver!

MONTMOREAU, à Gavarin.

Eh bien, maintenant, mon ami, vous allez me faire le plaisir de fiche le camp.

ADOLPHE, à part.

Voilà une bonne idée!

GAVARIN

Celle-là est raide!

MONTMOREAU.

C'est comme ça!

GAVARIN.

Mais vous êtes donc une girouette?

MONTMOREAU.

Girouette!... Voulez-vous sortir d'ici... et plus vite que ça!

GAVARIN.

Très bien, monsieur, très bien... mais je n'entends pas être venu à Chantilly pour rien.

MONTMOREAU.

Vous n'y serez pas venu pour rien! Seulement, j'ai réfléchi. Vous ne m'inspirez pas confiance et votre argent, je le verserai à Maître Godefroy, 17, rue Caumartin.

ADOLPHE.

Voilà encore une bonne idée.

GAVARIN.

Pourquoi à Maître Godefroy?

MONTMOREAU.

Parce que ça me plaît.

GAVARIN.

Mais moi, ça ne me plaît pas, — j'entends être réglé ici.

ADOLPHE, bas à Gavarin.

Laisse donc, c'est son habitude... toutes ses affaires d'argent passent par Maître Godefroy.

GAVARIN.

Monsieur, mon cousin m'engage à accepter... je veux bien.

MONTMOREAU.

C'est heureux.

GAVARIN, à Adolphe.

Mais s'il me met dedans, tu auras affaire à moi.

ADOLPHE, à Gavarin.

Je te réponds de lui... Va-t'en.. Si tu restes, ça va devenir terrible.

GAVARIN.

Je m'en vais, mais je tiens à vous le dire avant de m'en aller, monsieur Montmoreau, vous êtes un vieux loufoc.

MONTMOREAU.

Et vous, un grossier saute-ruisseau!

GAVARIN.

Hein ?

ADOLPHE, vivement.

Saute-rivière... Il a voulu dire saute-rivière... va-t'en!

GAVARIN.

Adieu. Adolphe. Tu as tort de fréquenter un homme pareil... (Revenant à Montmoreau.) Adieu, vieux loufoc.

Il sort.

ADOLPHE, à part.

Ouf! ça y'est! J'en ai des sueurs froides.

MONTMOREAU.

Je ne lui ai pas répondu... Je ne veux pas me col-
leter avec un clerc de notaire... ce sont des gens trop
ignobles.

ADOLPHE, à part.

Merci!

MONTMOREAU.

Venez, Gavarin, venez rejoindre les invités qui
visitent les écuries.

ADOLPHE.

Allons, monsieur... (A part.) La fuite devient de
plus en plus nécessaire.

Ils sortent par la gauche. — Au moment où ils dispa-
raissent, entrent Raoul et Alfred fumant leurs ci-
gares.

SCÈNE XIII

RAOUL, ALFRED.

RAOUL.

Il me semble que le moment est venu de pi... ouit-
ter... Pi... ouitt!

VOIX D'EUGÉNIE.

Pi... ouitt!

VOIX DE GODEFROY.

Pi... ouitt!

RAOUL.

Comment! Elle est encore avec son tabellion!

ALFRED.

Elle s'est fichue de nous.

RAOUL.

Nous avons bien fait de nous venger en faisant prévenir Montmoreau... on va rire!

ALFRED.

Très! très!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, entrant.

Ah! mes enfants! vous êtes les gigolos les plus aimables de la terre. Mon notaire me suit. Il a fallu absolument chiper quelque chose pour la vraisemblance. (Montrant deux chandeliers.) Qu'est-ce que vous dites de ça?

Elle leur en donne un à chacun.

ALFRED.

Je crains que ce ne soit de circonstance.

RAOUL, à Alfred.

Notre groupe me paraît symbolique.

EUGÉNIE.

Excellente occasion pour plaquer Godefroy. Je n'ai pas envie qu'il se colle à nous jusqu'à Paris. Filons vite à la gare et sautons dans le premier train.

Ils sortent.

SCÈNE XV

ADOLPHE, seul, entrant de gauche.

Je m'enfuis... je m'enfuis comme un voleur... Je renonce à prolonger ce rêve insensé... Quelques vers d'adieu à Cécile et j'aurai fui à jamais.

Il entre dans le pavillon de gauche.

SCÈNE XVI

LE BRIGADIER, puis GODEFROY.

LE BRIGADIER, entrant par le fond à gauche.

Je suis très embêté. M. Montmoreau m'envoie en toute hâte pour arrêter des cambrioleurs qui dévalisent son habitation.., ça me dégoûte... c'est lâche... J'espère qu'ils auront eu le temps de se sauver, les pauvres gens... Voyons, faisons notre devoir. (Élevant la voix à droite.) Y a-t-il des cambrioleurs par ici ? (Allant à gauche, même jeu.) Là non plus ? Personne ne répond, j'ai fait mon devoir... Je m'en vais.

Il sort à droite.

GODEFROY, paraissant sur le seuil de la porte à droite, une pendule dans les mains.

Eh ! les enfants !... (Entrant.) Moi, j'ai chipé une pendule... mais... où sont-ils donc ? Partis ? Vivement, allons les rejoindre.

Il va pour sortir par la droite.

VOIX DU BRIGADIER.

Les cambrioleurs sont prévenus qu'il y a de la gendarmerie par ici.

GODEFROY.

Ah ! mon Dieu ! filons par là. (Il va à gauche. — Le bruit de la foule qui arrive, commence à se faire entendre.) Une foule considérable arrive par là... Plus de doute... je suis pincé... Que faire?... Comment me tirer de là ?

SCÈNE XVII

GODEFROY, ADOLPHE, paraissant en costume de ville.

ADOLPHE.

Voilà! Ça y est.

GODEFROY, apercevant Adolphe.

Quelqu'un!

ADOLPHE, même jeu.

Le patron ici!

GODEFROY.

C'est Gavarin!... Gavarin à Chantilly?

ADOLPHE.

Je suis venu pour les frais d'enregistrement.

GODEFROY, à part.

Oh! quelle idée! (Haut.) Gavarin, je suis décidé à faire quelque chose pour vous. Je vous augmente.

ADOLPHE.

Vous m'augmentez? Quelle journée! Quelle mémorable journée!

GODEFROY.

De cinq francs par mois et je vous fais cadeau d'une pendule.

Il lui met la pendule dans les bras.

ADOLPHE, stupéfait.

Mais, patron...

GODEFROY.

Ne me remerciez pas. Vous ne pouvez pas comprendre avec quelle joie je vous donne cet objet. Adieu, Gavarin... à demain!

Il sort à droite.

SCÈNE XVIII

ADOLPHE, puis LE BRIGADIER.

ADOLPHE, seul.

Il m'épate... Il continue la série de mes stupéfactions... Cette pendule...

LE BRIGADIER, entrant de droite.

Le cambrioleur est parti. Je viens de le voir, j'ai eu bien peur pour lui.

ADOLPHE, à part.

Le brigadier, zut ! Il va s'étonner de mon départ. Attendons qu'il ait quitté la place.

Il relève son collet et lui tourne le dos.

LE BRIGADIER, apercevant Adolphe.

Encore un ! Avec une pendule dans les bras !... Mais qu'est-ce qu'il attend pour se sauver ?

ADOLPHE.

Est-ce qu'il ne s'en va pas ?

LE BRIGADIER, élevant la voix et tournant le dos à Adolphe avec affectation.

Le meilleur chemin pour aller à la gare sans être vu, c'est de prendre le petit sentier de droite, de le suivre jusqu'au gros bouleau et de couper à travers champs... (Bas.) J'espère qu'il aura compris.

ADOLPHE.

Pourquoi parle-t-il tout seul ?

LE BRIGADIER.

Il n'a pas compris. (Répétant.) Le meilleur chemin pour aller à la gare... (Bas.) c'est un idiot décidément. (Allant à lui.) Mais sauvez-vous donc !

ADOLPHE.

Volontiers.

Il dépose la pendule sur la fenêtre et va pour sortir.

LE BRIGADIER.

Psitt! (Adolphe revient.) Emportez-la... maintenant que le coup est fait, autant qu'il vous profite.

ADOLPHE, reprenant la pendule.

Je n'y comprends rien.

BRUIT DE VOIX, à gauche.

Par ici... on va les arrêter... dépêchons-nous.

ADOLPHE.

Qu'est-ce qui arrive donc?

LE BRIGADIER.

Et voilà qu'on vient maintenant! Ah! ça va mal, ça va très mal! Je suis obligé de vous arrêter!

SCÈNE XIX

LES MÉMES, BERNARD, JEANNETTE, MONT-MOREAU, CÉCILE, PAYSANS, PAYSANNES.
 puis EUGÉNIE, RAOUL, ALFRED,
 QUATRE GENDARMES.

Finale

TOUS.

Eh bien! en avez-vous pincé?

En avez-vous arrêté? (*bis*)

LE BRIGADIER.

Hélas! avec amertume,

J'ai dû contre ma coutume,

Arrêter celui-ci. (*bis*)

C'est un criminel endurci,
Car mauvais présage,
Il nous cache son visage.

MONTMOREAU, à Adolphe.

Monsieur, rabattez votre collet.

Il le lui rabat.

TOUS.

Ah!

Tableau.

ADOLPHE.

Hélas ! Hélas ! de moi, c'en est fait.

TOUS.

Que vois-je... ? Le jockey !
Ah ! le cas devient compliqué !

ADOLPHE.

Je suis innocent, je le jure !

CÉCILE.

Ah ! papa, quelle aventure !

Elle s'évanouit dans les bras de son père.

VOIX DE L'INSTITUTEUR, à la cantonade.

Avancez, malandrins !

Bruits. — Cris.

TOUS, se retournant.

Encore d'autres de pincés, } (bis.)
Encore d'autres d'arrêtés ! }

L'Instituteur et les fanfaristes entrent amenant Eugénie,
Godefroy, Raoul, Alfred, portant les chandeliers.

L'INSTITUTEUR, au brigadier.

Vous avez trouvé la pendule,
Moi j'ai trouvé les chandeliers.

GODEFROY, RAOUL, ALFRED, EUGÉNIE.

Accusation ridicule !

L'INSTITUTEUR.

Assez ! assez ! les derniers des derniers.

Couplet

EUGÉNIE.

Allons, amis, de l'aventure,
 Prenez votre parti gaiement.
 C'est pas banal, c'est amusant (*bis*).
 C'est imprévu, c'est plein d'allure.
 Puisque tu veux, mon cher notaire,
 Connaitre notre monde à fond,
 Eh bien, voilà ton affaire,
 Car au lieu de geindre, mon bon,

GODEFROY.

Quoi ?

TOUS.

Quoi ?

EUGÉNIE.

Laisse-toi, mon bon, jusqu'à la geôle,
 Conduire avec nous et sans façon,
 Les gendarmes ont du bon !
 Ils jouent leur rôle.

GODEFROY.

Soit ! Je vais connaître à fond
 Votre monde (*bis*).
 Allons en prison. (*bis*).

Danse générale.

ADOLPHE.

Je vois que tout le monde danse.
 Pleurons ! pleurons... mais pleurons en cadence !

EUGÉNIE.

Joyeusement et gentiment,
Partons à la prison,
Chers amis, c'est fort gai (*bis*),
Allons tous en prison!

L'INSTITUTEUR, aux fanfaristes.

Un instant, tournez vos cartons...
Je viens d'écrire une ritournelle
Sur la situation nouvelle.

REPRISE PAR TOUS.

Honneur, honneur à ces voleurs,
Aux chapardeurs (*bis*),
Célébrons en chœur ces gentils voleurs!

Rideau.

ACTE TROISIÈME

La cour de la gendarmerie de Chantilly.

Au fond, la caserne avec portes praticables à droite et à gauche et entrée au milieu. — Plan d'arbres. — Pavillon au deuxième plan droite.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARÉCHAL DES LOGIS, LE BRIGADIER.

LE MARÉCHAL, assis à la table.

Je vous renouvelle mes félicitations, brigadier. Vous avez fait hier, un beau coup de filet. Cinq cambrioleurs d'un coup... c'est magnifique!

LE BRIGADIER, à part.

Je me dégoûte d'avoir fait ça.

LE MARÉCHAL, se levant.

Je ne songe pas sans orgueil, que nos deux cachots sont pleins, qu'il a fallu transformer la buanderie en cellule supplémentaire et que vous avez dû vous-même céder votre chambre à la gigolette et coucher à l'écurie.

LE BRIGADIER, à part.

Le remords m'y a tenu z'éveillé.

LE MARÉCHAL.

Je vais à l'hôtel de ville rendre compte à M. le maire des dispositions prises.

LE BRIGADIER.

Bien, maréchal des logis.

LE MARÉCHAL.

J'interrogerai sommairement les prisonniers à mon retour. Je vous laisse donc seul ici, puisque tous nos collègues opèrent une battue dans le pays. Ouvrez l'œil et le bon.

LE BRIGADIER.

Je l'ouvrirai, maréchal des logis.

LE MARÉCHAL.

A tout à l'heure.

Il sort par le fond.

LE BRIGADIER, seul.

Je me répugne. La caserne est pleine de malfaiteurs et c'est moi que j'ai brisé leur carrière. Brigadier Théophraste, tu es seul ici, il faut que tu essaies de réparer tes torts. Je vais ouvrir la porte de leurs cellules, et leur inspirer des idées d'évasion, de liberté et autres. (Allant à une porte et l'ouvrant.) Latude ! (Allant à une autre porte. — Même jeu.) Napoléon III dans le fort de Ham. (Allant à une autre porte. — Même jeu.) Boulainé ! (Au public.) Je ne peux aller plus loin. J'espère qu'ils auront compris.

Il sort.

SCÈNE II

GODEFROY, ADOLPHE.

GODEFROY, sortant de sa cellule.

Qu'est-ce qui m'a parlé de Napoléon III ?

ADOLPHE, sortant de la sienne.

Qu'est-ce qui m'a appelé : Boulaine ?

GODEFROY.

Ah ! c'est ce pauvre Adolphe !

ADOLPHE.

C'est ma fripouille de patron.

GODEFROY.

Vous m'en voulez, Gavarin ?

ADOLPHE.

Profondément, patron. Vous vous êtes précipité sur moi, au crépuscule d'un jour de crise, vous m'avez jeté dans les bras une pendule que vous aviez volée, et vous m'avez déshonoré aux yeux de celle que j'aime. Je vous en veux profondément.

Il s'assied.

GODEFROY.

Ce n'est pas ma faute. Je vais vous expliquer...

ADOLPHE.

Je refuse vos explications.

GODEFROY.

Comptez du moins sur moi pour réparer...

ADOLPHE.

Je refuse vos réparations. Je suis en ruine, je veux rester en ruine.

GODEFROY.

Mais votre innocence éclatera.

ADOLPHE, se levant.

Non, monsieur ! On nous condamnera, je l'espère, nous partirons ensemble pour Cayenne...

GODEFROY, avec tristesse.

Le pays du poivre !

ADOLPHE.

Et là-bas, en présence de l'Equateur terrifié, je vous empoisonnerai.

GODEFROY, avec épouvante.

Vous m'empoisonnerez?..

Sonnerie.

ADOLPHE.

La pendule que vous avez volée sonne neuf heures dans ma cellule. C'est l'instant où j'ai décidé désormais de me livrer à la poésie. Adieu, Saltabadil.

GODEFROY.

Adieu, Borgia.

Adolphe sort.

SCÈNE III

GODEFROY, RAOUL et ALFRED.

GODEFROY.

Il m'en veut évidemment.

RAOUL, paraissant à la porte de son cachot.

La porte est ouverte. Veux-tu faire un tour?

ALFRED.

Très volontiers.

GODEFROY.

Voici les deux escarpes. Bonjour, messieurs les voleurs.

RAOUL, ALFRED.

Bonjour!

GODEFROY.

Vous devez être contents! Vous m'avez entraîné

dans une jolie aventure ! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Vous avez dû dormir comme des loirs. Coucher en prison... vous avez l'habitude !

RAOUL.

Pas plus que vous, monsieur.

ALFRED.

Et si vous en avez assez...

RAOUL.

Nous aussi.

GODEFROY, ahur.

Mais ce ton... ces allures...

RAOUL.

Sont notre ton et nos allures habituelles. Eugénie en pensera ce qu'elle voudra...

ALFRED.

Levons notre incognito.

RAOUL.

Je suis M. Raoul de Clairière, un des premiers noms de France.

ALFRED.

Et moi Alfred Durand, un des derniers, mais nous sommes du même cercle.

GODEFROY.

Mais alors... vous vous êtes payé ma tête !

RAOUL.

Parfaitement.

ALFRED.

Pour faire plaisir à Eugénie.

GODEFROY, avec mépris.

La gigolette !

ALFRED.

Ah! (Rires.) Mais ce n'est pas une gigolette.

RAOUL.

Mais bien mademoiselle Eugénie des Coccinelles...
un demi-mondaine à la mode.

ALFRED.

Très! très!

GODEFROY.

C'est charmant. Je n'ai même pas la satisfaction
d'a voir passé l'après-midi avec de vrais filous.

RAOUL.

Nous regrettons.

GODEFROY.

Oui... nous réglerons ce compte-là plus tard. Pour
l'instant, il s'agit de nous faire relâcher.

ALFRED.

Evidemment.

SCÈNE IV

LES MÊMES, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, entrant.

Eh bien, les aminches, comment vous sentez-
vous, à c'matin?

GODEFROY.

Inutile de vous donner du mal pour prendre l'ac-
cent faubourien, mademoiselle des Coccinelles, je
sais tout.

EUGÉNIE.

Ces messieurs ont bavardé?

RAOUL.

Oui, ma chère.

ALFRED.

On en a sa claque, positivement.

EUGÉNIE, prenant son parti.

Eh bien ! ce qui arrive est votre faute, mon cher notaire. Si vous m'aviez depuis trois mois délivré le legs Piquerond...

GODEFROY.

Ah ! c'est pour l'obtenir que vous vous êtes ainsi déguisés ?

EUGÉNIE.

Naturellement.

GODEFROY.

Le résultat est joli. Nous avons passé la nuit au bloc et quant au legs Piquerond, je vous donne ma parole d'honneur que vous ne l'aurez jamais.

EUGÉNIE.

C'est ce qui vous trompe.

GODEFROY.

Vraiment ?...

EUGÉNIE.

Car vous ne sortirez d'ici qu'après me l'avoir accordé.

GODEFROY.

Nous verrons bien !

EUGÉNIE.

C'est tout vu. Pour sortir d'ici, il faut établir votre identité.

GODEFROY.

Ce sera facile.

EUGÉNIE.

Pas autant que vous le croyez!...

GODEFROY, haussant les épaules.

Vous êtes toquée.

Il entre dans la gendarmerie.

SCÈNE V

EUGÉNIE, RAOUL, ALFRED, puis ADOLPHE.

EUGÉNIE.

Mes amis, tant que je n'ai pas le legs, M. Godefroy, devra passer pour l'odieux Crampignon, le cambrioleur célèbre, qu'on recherche partout en ce moment.

RAOUL.

Nous ne pouvons nous prêter à ce chantage.

ALFRED.

Ce serait dégoûtant!

EUGÉNIE.

Vous vous y prêterez... (Geste de dénégation de Raoul et Alfred) C'est oui... ou je vous plaque...

ALFRED.

C'est sérieux?

EUGÉNIE.

Très! très!

RAOUL, avec dignité.

Eugénie... si vous le prenez sur ce ton-là...

ALFRED.

Nous savons ce qu'il nous reste à faire...

ENSEMBLE.

Nous nous y prêterons.

ADOLPHE, entr'ouvrant la porte, à part.

Tiens!... la gigolette avec ses gigolos.

EUGÉNIE.

Je ne veux pas que M. Godefroy soit relâché.

ADOLPHE, à part.

Tiens, tiens... moi non plus.

EUGÉNIE.

Or, vous seuls, pouvez établir son identité.

RAOUL, ALFRED.

Alors ?

EUGÉNIE.

Alors, quand on vous demandera qui il est, répondez sans hésitation : c'est Crampignon.

ADOLPHE, à part.

Bon ! ça va... je tiens ma vengeance.

Il referme la porte.

RAOUL.

Compris.

ALFRED.

Prenez garde, voici un gendarme, n'ayons pas l'air de comploter.

EUGÉNIE.

Rentrons !

Ils rentrent dans la prison.

SCÈNE VI

LE BRIGADIER, puis EUGÉNIE, RAOUL. ALFRED, GODEFROY et ADOLPHE.

LE BRIGADIER, entrant.

Je leur ai laissé le temps nécessaire, je pense qu'ils sont tous évadés.

Il tire un coup de pistolet.

EUGÉNIE, RAOUL, ALFRED, GODEFROY, ADOLPHE.
paraissant à la porte de leur cellule.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE BRIGADIER, avec tristesse.

Ils y sont tous. (Aux prisonniers.) Rien... je fais un carton.

TOUS.

Ah bon !

Ils disparaissent.

LE BRIGADIER.

Il n'y en a pas un qui a compris. C'est une bande qu'elle n'est pas à la hauteur.

SCÈNE VII

LE BRIGADIER, LE MARÉCHAL DES LOGIS.

LE MARÉCHAL, entrant.

Ah ! voilà le brigadier !

LE BRIGADIER.

Me voilà, en effet.

LE MARÉCHAL.

M. le maire est enchanté. Cinq prisonniers, ça donne donne tout de suite de l'importance à une ville. Il m'a chargé de vous en complimenter.

LE BRIGADIER.

Il n'y a pas de quoi.

LE MARÉCHAL.

Voyons, je vais procéder à leur interrogatoire sommaire. Faites d'abord venir le plus âgé.

LE BRIGADIER.

Bien, maréchal des logis.

Il va à la porte du cachot de Godefroy.

LE MARÉCHAL.

C'est le chef de la bande probablement.

LE BRIGADIER.

Le vieux cambrioleur... on vous demande.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GODEFROY.

GODEFROY, entrant.

Pourquoi faire ?

LE BRIGADIER.

Pour vous interroger.

GODEFROY.

Ah ! ce n'est pas trop tôt.

LE MARÉCHAL.

Tâchez d'être poli. Comment vous appelez-vous ?

GODEFROY.

Je m'appelle Godefroy.

LE MARÉCHAL.

Votre profession ?

GODEFROY.

Notaire à Paris, 17, rue Caumartin.

LE MARÉCHAL.

Ah ! ah ! c'est à crever de rire. Voyez-vous ce notaire de Paris, allant voler des pendules dans les environs !

GODEFROY.

Mais je vous affirme...

LE BRIGADIER, à Godefroy.

Vous avez raison de donner un faux nom, mais vous avez mal choisi votre profession.

GODEFROY.

C'est un peu fort!

LE MARÉCHAL.

Vous ne voulez pas me dire qui vous êtes?

GODEFROY.

Maître Godefroy, notaire à Paris.

LE MARÉCHAL, au brigadier.

Faites venir la demoiselle et ses jeunes associés.
(Le brigadier remonte au fond — A Godefroy.) Votre invention de notaire est ridicule.

GODEFROY.

Mais ce n'est pas une invention.

LE BRIGADIER, appelant.

La gigolette s'il vous plaît et les cambrioleurs.

EUGÉNIE, RAOUL, ALFRED.

Nous voici.

SCÈNE IX

LES MÊMES, EUGÉNIE, RAOUL, ALFRED.

EUGÉNIE, entrant.

Vous m'appellez ?

RAOUL et ALFRED, entrant.

Nous voici.

Ils vont s'asseoir sur le banc à gauche.

LE MARÉCHAL.

Levez-vous, les voyous. (Raoul et Alfred se lèvent.) Et

vous aussi, créature appétissante, mais complètement dévoyée. (Eugénie se lève.) Il s'agit ici de dire la vérité. Comment s'appelle cet individu ?

GODEFROY.

Messieurs, mademoiselle, veuillez dire qui je suis.

EUGÉNIE.

Qui qu't'es ?

RAOUL, ALFRED, riant.

Qui qu'il est ?

TOUS.

T'es Crampignon.

LE MARÉCHAL.

Le célèbre Crampignon ?

GODEFROY.

Ce n'est pas vrai... cette femme veut me perdre, parce que je lui refuse le legs Piqueroand.

LE MARÉCHAL.

Tais-toi, le vieux !

GODEFROY.

C'est une infamie... mais il me reste une autre chance de salut. Vous avez arrêté en même temps que moi, un garçon un peu idiot, mais très honnête. C'est mon second clerc, il me connaît, interrogez-le.

LE MARÉCHAL.

J'y consens... Appelez le dernier délinquant.

EUGÉNIE, à part.

Diabre ! Je n'y ai pas pensé, à celui-là...

RAOUL.

Nous sommes fichus.

ALFRED.

Très ! très !

SCÈNE X

LES MÊMES, ADOLPHE.

ADOLPHE, entrant.

Me voilà !

GODEFROY,

Gavarin, au nom de tout ce que vous avez de plus cher, dites la vérité.

LE MARÉCHAL.

Taisez-vous ! (A Adolphe.) Quelle est votre profession ?

ADOLPHE.

Je suis jockey.

TOUS.

Hein ?

GODEFROY.

Est-ce que je deviens fou ?

LE MARÉCHAL, à Godefroy.

Ça ne commence pas très bien pour vous. Enfin !
(A Adolphe.) Vous connaissez cet homme ?

ADOLPHE.

Parbleu, je ne connais que lui.

LE MARÉCHAL.

Dites-nous qui il est ?

ADOLPHE.

Eh bien ! mais... c'est Crampignon !

EUGÉNIE.

Sauvée !

GODEFROY.

C'est bon! Je reconnais que je ne suis pas de force
(A Eugénie.) et je m'engage à vous accorder le legs.

EUGÉNIE.

Enfin! (Allant au maréchal des logis.) Messieurs les
gendarmes, tout ceci n'était qu'une plaisanterie, mon-
sieur n'est autre que Maître Godefroy, notaire à
Paris.

LE MARÉCHAL.

Parfait! Mais ça ne prend pas, c'est trop tard.

LE BRIGADIER.

Il ne fallait pas commencer par avouer.

TOUS, moins Adolphe.

Mais pardon, pardon... c'est monsieur Godefroy...

LE MARÉCHAL.

Brigadier, renfermez-moi tout ce monde dans les
cellules et venez me rejoindre au bureau.

Il sort.

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins LE MARÉCHAL.

EUGÉNIE.

Ça se gâte.

RAOUL.

Ça devient embêtant.

ALFRED.

Très! très!

ADOLPHE.

Mais non... ça va très bien.

GODEFROY.

Voilà ce que c'est que de chercher à égarer la justice... nous sommes fichus!

LE BRIGADIER, à part.

Ils me font de la peine!

EUGÉNIE.

Le fait est que je ne vois aucun moyen...

LE BRIGADIER.

Mais si... l'évasion!

EUGÉNIE.

Quoi, brigadier, vous consentiriez à nous aider?

LE BRIGADIER.

Non pas! Je vous suggère, un point, c'est tout.

GODEFROY.

Mais comment s'évader?

LE BRIGADIER, à part.

C'est ennuyeux que c'est moi qui faut que je trouve.
(Un temps.) Je vais penser tout haut. Tant pis pour moi si on m'entend.

Il tourne le dos.

Couplet et ensemble.

LE BRIGADIER.

L'effectif de la caserne,
Sacré nom d'une giberne,
Est de huit gendarm's à cheval.

TOUS.

Ça ne commenc' pas trop mal.

LE BRIGADIER.

Sept et moi, la chose est claire,
Ça doit exactement faire
Huit gendarmes d'effectif.

TOUS.

Le fait paraît positif.

LE BRIGADIER.

Or par un hasard fortuit,
Y a sept gendarmes sur huit,
Qui sont absents pour l'instant...

TOUS.

Ça devient intéressant!

LE BRIGADIER.

Y en a deux qui sont énormes.
Y a z'ici leurs uniformes
Y en a cinq qui sont petits

TOUS.

Y a leurs uniform's aussi.

LE BRIGADIER.

Je suppose
Une chose,
Qui serait
D'un grand attrait.

EUGÉNIE.

Dans leur chambre on grimperait,
Leurs unif's on les mettrait,
Et l'on se défilerait (*bis*).

LE BRIGADIER, parlé.

Ils ont compris!

EUGÉNIE, RAOUL, ALFRED.

Très! très! très!

ENSEMBLE.

Ah! la bonne aubaine,
La chose est certaine,

Il va sans tarder,
Vite nous donner
Vite nous donner,
Un moyen commode
Afin que l'exode,
Afin que l'exode,
Puisse s'achever
Il faut décamper,
Filer, détaier, s'évader (*bis*).

Eugénie, Raoul, Alfred, Godefroy sortent par le fond. —
Le brigadier et Adolphe restent en scène.

LE BRIGADIER.

C'est une idée qu'elle est très bonne, je regrette que c'est moi que j'ai été obligé de la trouver. (*A part.*) Ils sont trop bêtes. Si le truc ne marche pas, je les lâche carrément. (*Apercevant Adolphe.*) Eh bien, vous n'avez pas entendu quand je pensais tout haut ?

ADOLPHE.

Non, je faisais des vers.

LE BRIGADIER.

Il faut vous décider, mon ami. Vous pouvez pas à la fois être jockey, cambrioleur et poète.

ADOLPHE.

Brigadier, vous avez peut-être raison.

Il sort.

SCÈNE XII

LE BRIGADIER, PAQUITA.

LE BRIGADIER.

Jockey, cambrioleur et poète. Je croyais qu'il y

avait des lois contre la cumul... Enfin!.. (sonnette.)
On sonne! Je suppose que ce n'est pas un voleur
qui vient se faire arrêter, ou bien c'est désespérant.

Il va ouvrir.

PAQUITA, entrant.

Pardon, brigadier.

LE BRIGADIER.

Qu'y a-t-il pour notre service?

PAQUITA.

Je viens vous demander une faveur.

LE BRIGADIER.

Elle vous est due pour votre grâce subtile.

PAQUITA.

J'ai appris que le jockey Gavarin avait été arrêté
et conduit ici.

LE BRIGADIER.

En effet.

PAQUITA.

Permettez-moi de lui parler.

LE BRIGADIER.

A quel titre?

PAQUITA.

Je suis sa maîtresse.

LE BRIGADIER.

Ah! parfait!.. Ce doit être pour vous qu'il faisait
des vers...

PAQUITA.

Il faisait des vers?.. Ils devaient être bien mau-
vais.

LE BRIGADIER.

C'est ce que je lui ai dit. Il fait trop de choses, il
ne peut pas les soigner. Moi, quand je fais quelque

chose, je la soigne. (Allant à la porte par laquelle est sorti Adolphe.) Le cambrioleur-jockey-poète, on vous demande.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ADOLPHE.

ADOLPHE, entrant.

Qu'est-ce que c'est ? Tiens... Paquita !

PAQUITA.

Le cousin Adolphe ! Il y a erreur...

LE BRIGADIER.

Comment, erreur ?...

PAQUITA.

Celui-là, c'est le clerc de notaire.

LE BRIGADIER.

Ah ? Décidément, vous êtes aussi clerc de notaire ?
Mais mon enfant, c'est du surmenage !

PAQUITA.

Je désire voir l'autre Gavarin.

LE BRIGADIER.

Je regrette. C'est tout ce que nous avons ici pour le moment. Tâchez de vous contenter avec celui-ci. (A Adolphe.) Dites donc, je vois que vous êtes actif. Si vous avez du temps de reste, j'ai justement besoin d'un palefrenier...

ADOLPHE.

Nous en reparlerons.

LE BRIGADIER, à Paquita.

Un mot encore, gracieux volatile. Tâchez donc de décider le cambrioleur-jockey-poète-clerc de notaire à s'évader. Souvenez-vous de madame de La Valette, je ne puis pas mieux vous dire. (La fixant en se frisant la moustache.) Je ne fais qu'une chose à la fois, mais je la soigne.

Il sort.

PAQUITA, épatée.

Drôle de gendarme !

ADOLPHE.

Écoutez-moi, Paquita. Vous veniez voir mon cousin et c'est moi qu'on vous montre.

PAQUITA.

Oui... et je ne comprends pas...

ADOLPHE.

Je vais vous expliquer. Paquita, recevez l'aveu du criminel repentant. Pendant toute une journée, celle d'hier, je me suis fait passer pour Gavarin, le jockey.

PAQUITA.

Allons donc !

ADOLPHE, ouvrant son pardessus et montrant sa tenue de jockey.

Voyez plutôt.

PAQUITA.

Mais vous êtes fou !

ADOLPHE.

Je suis un misérable ! Un amour insensé m'a égaré !.. pardon !

PAQUITA.

Mais alors, c'est vous qui deviez vous marier avec la fille de M. Montmoreau ?

ADOLPHE.

Oui!

PAQUITA.

Ah! mon bon Adolphe, que je suis heureuse!

ADOLPHE.

Vous ne m'injuriez pas?

PAQUITA.

Moi, vous injurier? Je vous adore! Mon amant ne me lâche plus!... Je vous adore!

Coup de sonnette à la porte.

VOIX DE GAVARIN.

Gordon, s'il vous plait.

ADOLPHE.

La voix de Gavarin! Je vous quitte, Paquita... il me flanquerait une roulée épouvantable. Dites-lui que je me traîne à ses pieds et que je suis le dernier des misérables.

Il sort.

SCÈNE XIV

PAQUITA, GAVARIN.

PAQUITA, allant ouvrir.

Entre vite, mon chéri, voilà ta Paquita, ta Paquita adorée.

GAVARIN, entrant.

Toi ici? Qu'est-ce que tu es venue faire?

PAQUITA.

Je suis venue te chercher. On m'a dit que tu étais arrêté.

GAVARIN.

Bon ! Et qu'est-ce que tu as fait depuis hier au soir ?

PAQUITA.

J'ai pleuré ! On m'a dit que tu épousais mademoiselle Montmoreau.

GAVARIN.

Oui... tout ça c'est l'histoire d'Adolphe.

PAQUITA.

Tu es au courant ?

GAVARIN.

Complètement.

PAQUITA.

Alors, mon chéri, tu ne peux pas m'en vouloir, j'ai été trompée comme toi.

GAVARIN.

C'est possible !... Je veux bien te pardonner... mais Adolphe !...

PAQUITA.

Viens donc. Tu le retrouveras à Paris. Il y a un brigadier qui s'occupe de le faire évader.

GAVARIN.

Ah ! il veut s'évader ? Eh bien, c'est pas encore fait cette affaire-là. — Il m'a fait prendre ma place, je vais me venger !

PAQUITA.

Qu'est-ce que tu vas faire ?

GAVARIN.

J'ai une idée épatante... Viens !

PAQUITA.

Tu as une idée épatante, toi? Mais on t'a donc changé!

Ils sortent par le fond. Deux coups de sonnette.

SCÈNE XV

ADOLPHE, CÉCILE.

ADOLPHE, entrant.

C'est effrayant ce qu'on sonne ici... il faudrait un gendarme-concierge!

Il va ouvrir.

CÉCILE, entrant.

Vous, mon bien-aimé?

ADOLPHE.

Vous ici, mademoiselle Cécile! Honte, désespoir et cachots inutiles.

CÉCILE.

Ecoutez... j'ai fui la maison paternelle et je suis accourue vers vous afin que nous concertions ensemble un plan d'évasion.

ADOLPHE.

Non, mademoiselle, non... je ne veux pas m'évader.

CÉCILE.

Il le faut, mon jockey bien-aimé.

ADOLPHE.

Votre jockey?... non, ne dites pas ça.

CÉCILE.

Si, je le dis. Rien ne nous séparera, maintenant.

Nous vivrons ensemble côte à côte, tout près l'un de l'autre, mariant nos rêves et nos sourires.

ADOLPHE.

Cécile, oh! ma Cécile! (A part.) Ça y est! je sens que je redeviens jockey.

CÉCILE.

Coupable ou non, que m'importe! Je vous aime. Quittons la France tous les deux.

ADOLPHE.

Jamais!

CÉCILE.

Nous partirons pour le Mexique et là, dans les plaines immenses, nous galoperons sans trêve, sur des chevaux indomptés.

ADOLPHE.

Jamais... jamais!

CÉCILE.

Vous m'apprendrez l'équitation.

ADOLPHE.

C'est le dernier des sports, mademoiselle, le plus inutile, le plus dangereux.

CÉCILE.

Vous refusez?... Je n'ai plus qu'à mourir.

ADOLPHE.

Mourir? Vous avez dit: mourir? Partons, Cécile! D'ici, cinq ou six semaines, quelque voyageur, surpris, trouvera dans un ravin du Mexique, nos cadavres mutilés, mais du moins vous aurez connu la grandeur de mon amour.

Duetto.

CÉCILE.

Viens courir les savanes
Sur des coursiers fringants.

ADOLPHE.

Bon ! bon ! mais c'est fatigant !

CÉCILE.

Viens fumer des havanes,
Cigares des gourmets.

ADOLPHE.

Bon ! bon ! je ne fume jamais !

CÉCILE.

Dédaigneux du trépas,
A travers les pampas,
Sans éperons, sans brides
Nous irons intrépides.
Sera-ce pas charmant ? (*bis*).

ADOLPHE.

Evidemment (*bis*).

Oui, ce sera charmant,
Le grand galop lorsque l'on aime,
Certes, c'est un plaisir extrême,
Partons ! partons !

CÉCILE.

Partons ! partons !

ADOLPHE.

C'est bien pour vous Cécile.
O ma Cécile !

ENSEMBLE.

Partons, heureux, mystérieux,

Sous d'autres latitudes,
 Peuplons, peuplons à deux
 Les vastes solitudes,
 Puis satisfaits
 De nos hauts faits,
 On lâche la prairie,
 On r'vient, on se marie,
 Et c'est charmant
 Notre roman.

REPRISE.

CÉCILE.

Fuyons.

ADOLPHE.

C'est ça.

CÉCILE.

Tout de suite.

ADOLPHE.

Un instant... les abords de la gendarmerie sont
 étroitement surveillés.

CÉCILE.

C'est vrai... j'ai vu sur la place le garde champêtre
 avec un groupe d'habitants. Comment fuir ?

ADOLPHE.

L'heure est venue d'utiliser l'idée saugrenue du
 brigadier.

CÉCILE.

Vous avez un moyen ?

ADOLPHE.

Ridicule, mais infallible. Il y a dans cette caserne
 des uniformes.

CÉCILE.

Que nous allons revêtir ?

ADOLPHE.

Oui !

VOIX DU BRIGADIER.

Pour la question des uniformes, les cambrioleurs retardataires sont priés de se presser, il n'en reste plus qu'un.

ADOLPHE.

Un seul et nous sommes deux !

CÉCILE.

Perdus!...

ADOLPHE.

Non, venez... le ciel nous aidera.

Ils sortent.

SCÈNE XVI

GAVARIN, PAQUITA.

Musique de scène. — Gavarin, Paquita, entrent tous deux, en tenue de gendarmes.

GAVARIN.

Tiens-toi droite, voyons... cambre-toi.

PAQUITA.

Voilà...

GAVARIN.

Et appuie ta main avec grâce sur le pommeau de ton sabre.

PAQUITA.

Voilà.

GAVARIN.

Ce n'est pas mal. Eh bien, que penses-tu de mon truc ?

PAQUITA.

Il est assez farce.

GAVARIN.

Grâce à ces uniformes chipés là-haut, nous attendons ici le cousin Adolphe, de pied ferme.

PAQUITA.

Et quand il veut s'évader, on le fourre au bloc.

GAVARIN.

Tu l'as dit.

SCÈNE XVII

GAVARIN, PAQUITA, LE BRIGADIER.

LE BRIGADIER, entrant en costume de jockey.

Il manquait un uniforme, j'ai prêté le mien et j'ai pris celui du jockey. Tout gendarme de cœur me comprendra.

GAVARIN.

Qu'est-ce que c'est que ce jockey-là ? Je ne le connais pas.

PAQUITA.

Moi non plus.

LE BRIGADIER, apercevant Gavarin et Paquita.

Des collègues !

GAVARIN.

Dites donc, mon brave, qu'est-ce que vous faites ici ?

LE BRIGADIER.

Je suis prisonnier. (A part.) Oh! ce sont bien de vrais collègues.

GAVARIN.

Lui aussi ? Mais on a donc fait une rafle de jockeys, hier !

PAQUITA.

Probable.

GAVARIN.

Et comment vous appelez-vous ?

LE BRIGADIER.

Moi ? Je suis le jockey Gavarin.

GAVARIN.

Ah ! non !... vous tombez mal.

PAQUITA.

Il ne faut pas nous dire ça à nous.

LE BRIGADIER.

Excusez-moi, je croyais l'être.

GAVARIN.

Et pour vous apprendre à emprunter le nom des autres, on va vous foutre au bloc.

LE BRIGADIER.

Vous allez me mettre en cellule ?

GAVARIN.

Illico.

LE BRIGADIER.

Merci, mon Dieu, merci ! Depuis le temps que je faisais ça aux autres, c'était mon rêve que l'on me le fasse une fois.

GAVARIN.

Allons, ouste !

PAQUITA.

Et plus vite que ça.

LE BRIGATIER.

Bousculez-moi un peu, je vous prie, et enfermez-moi bien.

GAVARIN.

N'ayez pas peur ! (Il l'emmène à droite et le pousse dans la buanderie. Redescendant.) L'enfermer, c'est difficile, la serrure ne marche pas !

PAQUITA.

Tu aurais fais un excellent Pandore.

GAVARIN.

N'est-ce pas ?

Musique de scène.

PAQUITA.

Tiens !

GAVARIN.

Qu'est-ce que c'est ! (Il remonte.) Nom de nom... de vrais gendarmes !

PAQUITA.

Diable !

GAVARIN.

Prenons une pose naturelle.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, EUGÉNIE, RAOUL, ALFRED,
GODEFROY, puis ADOLPHE et CÉCILE.

Ils entrent tous costumés en gendarmes. — Eugénie a le grade de maréchal des logis. — Ils ont le sabre au clair et descendent en cadence sur la musique de scène.

EUGÉNIE.

Sapristi ! de vrais gendarmes !

GODEFROY.

Qu'est-ce qui va encore nous arriver ?

RAOUL.

Tenons-nous bien.

ALFRED.

Très! très!

Sextuor et couplets.

EUGÉNIE, GODEFROY, RAOUL, ALFRED.

Nous somm's gendarmes authentiques
De la brigade de Chantilly.
Des militaires magnifiques
Dont la France s'enorgueillit.

Couplets.

EUGÉNIE.

I

Nous portons un bicorne
Connu z'un peu partout,
L'aiguillette nous orne
Et le grand sabre itou,
Mais ce qui, saperlotte !
Nous donne un air vainqueur
Et nous conquiert les cœurs (Bis)
C'est qu'nous avons des bottes,
Des bottes! des bottes!
Que l'on célèbre en chœur (Bis)

ENSEMBLE.

C'est qu'nous avons des bottes,
Etc.

EUGÉNIE.

Ah! ah!

GODEFROY, EUGÉNIE, RAOUL, ALFRED.

Ah! ah! ah! ah!

PAQUITA.

Ah! ah!

GAVARIN.

Ah! ah!

II

Pour notre intelligence
De tout temps réputée,
Nous protégeons la France
Avec sagacité.
Mais ce qui, superlote!
Est tout à notre honneur,
Et dit notre bon cœur (*Bis*)
C'est qu'nous avons des bottes,
Des bottes, des bottes,
Et que le bruit des bottes
Prévient les malfaiteurs.

TOUS.

Ce sont bien de vrais gendarmes,
D'authentiques hommes d'armes,
Car lorsque l'un a ri
Tous les autres ont ri.

Or

Dans la gendarmerie,
Quand un gendarme rit,
Tous les gendarmes rient
Dans la gendarmerie.

Entrée d'Adolphe et de Cécile, tous deux en gendarmes.
Cécile a le grade de brigadier.

TOUS.

Sapristi !

Adolphe et Cécile descendent en scène.

ADOLPHE.

Nous tombons sur une bande de gendarmes... c'est gai.

CÉCILE.

Moi, je trouve ça drôle.

ADOLPHE.

Alors, moi aussi.

ENSEMBLE.

ADOLPHE.

CÉCILE.

Ah! ah!

Ah! ah! ah! ah!

TOUS, sauf Adolphe et Cécile.

Ce sont de vrais gendarmes.

Ce qui donne l'alarme,

C'est qu'lorsque l'un a ri

Son camarade a ri.

EUGÉNIE, à Cécile et à Paquita.

Salut! cher camarade.

CÉCILE et PAQUITA.

Nous somm's en promenade.

EUGÉNIE.

Moi j'fais faire l'exercice

A ces nouveaux clients,

Lesquels dans le service (*Bis*)

Sont entrés récemment.

CÉCILE et PAQUITA, désignant Adolphe et Gavarin.

Et nous faisons de même

Pour ces deux Nicodèmes.

EUGÉNIE, à part, parlé.

Allons-y. (Haut.) A droite... alignement!

GODEFROY, à part.

Il va falloir faire l'exercice.

ADOLPHE, même jeu.

Je ne m'en tirerai jamais.

RAOUL, même jeu.

C'est contrariant.

ALFRED, même jeu.

Très, très.

EUGÉNIE.

Silence dans les rangs. (Musique.) Sabres... mains!
Portez... sabres. — Présentez... sabres! Remettez...
sabres!

EUGÉNIE.

Par l'ensemble, ils sont remarquables,
Ce sont des sujets admirables!

GODEFROY.

Cet exercice est embêtant.
Est-ce que ça va durer longtemps?

EUGÉNIE, parlé.

Pas gymnastique sur place... arrête!

TOUS.

Nous somm's gendarmes authentiques,
Etc.

REPRISE.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, SEPT GENDARMES, puis LE BRIGADIER, puis LE MARÉCHAL DES LOGIS.

LES SEPT GENDARMES, entrant en cadence.
Nous somm's gendarmes authentiques,
Etc.

LE BRIGADIER, entrant, il a enlevé sa veste de jockey ; il est en petite tenue avec un bonnet de police.

Les imbéciles ! Ils sont tombés sur de vrais gendarmes ! (A Eugénie.) Vous ne pouviez pas faire plus vite, voyons !

EUGÉNIE.

Tirez-nous de là, brigadier !

ADOLPHE, à Cécile.

Venez, Cécile. Allons nous abriter là.

Ils sortent par la droite.

PAQUITA, à Gavarin.

Eh bien, tu sais... ton idée épatante...

GAVARIN.

Elle ne valait pas un clou.

LE MARÉCHAL, entrant.

Qu'est-ce que c'est que tous ces gendarmes ? (Montrant les vrais.) Ceux-là, je les connais. (Montrant les faux.) Mais ceux-là ?...

LE BRIGADIER, à part.

Ils sont trop bêtes, je les lâche carrément. (Au maréchal des logis.) Mais je les connais, maréchal ! ce

sont nos prisonniers, que ce sont des apaches du dernier calibre. Ils ne valent pas la corde pour les pendre.

TOUS LES PRISONNIERS.

Hein ?

LE BRIGADIER.

Non seulement ils se sont rendus coupables de forfaits et autres ; mais voilà qu'ils ont pris nos uniformes (n° 1 bis) pour s'évader.

TOUS LES PRISONNIERS.

Mais c'est lui qui nous l'a dit...

LE BRIGADIER.

Ils en ont un culot, ces gens-là !

EUGÉNIE.

En voilà un lâcheur !

LE MARÉCHAL.

C'est inouï. (Aux vrais gendarmes.) Empoignez-moi ces gens-là.

LE BRIGADIER.

Passez-les moi à tabac.

Les vrais gendarmes leur mettent la main au collet. Reprise du motif final et sortie.

LE BRIGADIER.

J'ai voulu leur rendre service, je les fais passer à tabac. Le gendarme propose et le galon dispose.

Il sort.

SCÈNE XX

ADOLPHE, CÉCILE, puis MONTMOREAU.

ADOLPHE, ouvrant la porte de sa cellule.

Ils sont partis. Venez, mademoiselle.

CÉCILE.

Enfin, seuls.

ADOLPHE.

L'instant est favorable, fuyons.

MONTMOREAU, entrant par le fond.

Pardon, braves gendarmes.

CÉCILE, à part.

Papa!

ADOLPHE, *id.*

M. Montmoreau.

MONTMOREAU.

En deux mots, voici ce qui m'amène. Ma fille j'en ai la certitude, est venue rejoindre son abominable fiancé dans cette caserne.

CÉCILE, prenant l'accent Pandore.

Que c'est faux péremptoirement et subséquemment, mon bon monsieur.

ADOLPHE, même jeu.

Mademoiselle Cécile et son infortuné fiancé sont dans les pampas de l'Amérique du Sud.

MONTMOREAU.

Déjà ! Non seulement, il m'a subtilisé une pendule, mais encore il m'enlève ma fille unique, c'est trop fort...

ADOLPHE, se trahissant.

C'est faux, je n'ai pris aucune pendule.

MONTMOREAU.

Gavarin!

CÉCILE.

Et quant au voyage que nous allons faire...

MONTMOREAU.

Ma fille en gendarme?...

CÉCILE.

C'est moi qui en avais eu l'idée.

ADOLPHE.

Cette tenue devait favoriser notre fuite.

MONTMOREAU.

Misérable!

CÉCILE.

Papa, je l'aime et je veux l'épouser ou mourir.

MONTMOREAU.

Eh bien, nom d'un steeple-chase, j'y consens. Mais à deux conditions! Vous ne cambriolerez plus et vous courrez demain sous mes couleurs.

CÉCILE.

Je m'y engage en son nom.

ADOLPHE, avec énergie.

Ah! non! non! non! non! J'en ai assez et j'aime mieux vous avouer l'épouvantable vérité! Monsieur Montmoreau, mademoiselle Cécile, j'ai abusé de votre bonne foi, je ne suis pas jockey. L'amour seul m'a maintenu sous le ventre de *Fulgurant*... je suis...

MONTMOREAU.

Quoi donc?

ADOLPHE.

Clerc de notaire!

CÉCILE.

Ah!

Elle s'évanouit dans les bras de son père. Adolphe s'empresse auprès d'elle.

MONTMOREAU.

Vous l'avez tuée !

ADOLPHE.

Mais je ne suis pas cambrioleur, j'en administrai la preuve.

CÉCILE, rouvrant les yeux.

Papa, s'il est innocent et si c'est un bon clerc de notaire, je pourrai peut-être l'épouser tout de même.

ADOLPHE.

Non, mademoiselle, non, vous vouliez épouser le roi des jockeys, épousez-le ! Moi, j'irai me jeter dans la Seine.

MONTMOREAU.

Il m'émeut.

CÉCILE.

Remettez-vous, voyons, et donnez-nous une preuve de votre innocence, cela vaudra mieux.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, GODEFROY, EUGÉNIE, RAOUL,
puis PAQUITA, puis GAVARIN.

GODEFROY, entrant.

La preuve, mon cher Montmoreau, je vais vous la fournir. C'est moi qui ai chipé la pendule.

MONTMOREAU.

Vous, un notaire ?

EUGÉNIE, entrant.

Ce n'était qu'une plaisanterie dont nous sommes,

mes amis et moi, les principaux auteurs. Je sollicite un pardon général.

MONTMOREAU.

Faut-il l'accorder ?

GAVARIN, entrant suivi de Paquita.

Accordez-le, monsieur, et prenez à votre service le vrai Gavarin.

PAQUITA.

Il dirigera vos écuries et vous fera gagner le grand steeple.

MONTMOREAU.

Le grand steeple ?... Mon rêve !... Accordé !...

CÉCILE.

Ah ! que je suis heureuse !

ADOLPHE.

Et moi donc...

EUGÉNIE.

Il ne s'agit plus que d'être remis en liberté.

SCÈNE XXII

LES MÊMES, LE MARÉCHAL DES LOGIS,
LE BRIGADIER.

LE MARÉCHAL, entrant avec le brigadier.

Ainsi, vous m'affirmez qu'ils sont innocents ?

LE BRIGADIER.

Que je vous l'affirme.

MONTMOREAU.

Et moi je m'en porte garant.

LE MARÉCHAL.

J'ai donc le regret de vous rendre à tous la clé
des champs.

TOUS.

Enfin !

LE BRIGADIER.

Mais il y a une chose dont personne ne parle.

TOUS.

Quoi donc ?

LE BRIGADIER.

La pendule.

MONTMOREAU.

Permettez-moi de vous l'offrir.

LE BRIGADIER.

Je l'accepte. Elle peut être tranquille... que je ne
l'arrêterai jamais !

Couplet final.

CÉCILE.

C'est la fin d'aventure
Du jockey malgré lui,

PAQUITA.

Son épreuve fut dure
N... i... ni... c'est fini.

EUGÉNIE.

Mais ce qui, saperlotte !
Ferait notre bonheur,

Et ravirait nos cœurs (*bis.*)
C'est qu' vous v'niez en botte
En botte! En botte!
Nous applaudir en chœur!

Reprise en chœur.

Rideau.



FIN